

Olivier Marty
oliviermarty@yahoo.fr
06 20 41 53 62

Les piroguiers du Maroni

Présentation d'un groupe de travail, représentations d'une activité technique

Olivier Marty

Mémoire ad hoc

Réalisé dans le cadre du diplôme d'études approfondies de l'École normale supérieure et l'École des hautes études en sciences sociales, laboratoire de sciences sociales (mention bien)

Dirigé par M. Phillipe Descola, Professeur au Collège de France, directeur du laboratoire d'anthropologie sociale (mention très bien)

Paris, le 23-09-01

Table des matières

<i>Données physiques : la Guyane</i>	3
<i>Données humaines : les Businengés</i>	3
<i>Un problème ethnographique : la construction d'une pirogue Djuka</i>	4
<i>Limites</i>	5
<i>La méthode du récit tressé</i>	6
<i>Choisir le tronc en forêt</i>	6
<i>Débiter le tronc</i>	11
<i>Le trajet en forêt</i>	20
<i>Creuser le tronc</i>	22
<i>Les étapes de la coupe</i>	24
<i>Tirer le tronc jusqu'au village</i>	28
<i>Raboter la coque</i>	33
<i>Tailler les pièces de proue et de poupe</i>	41
<i>Regarder les touristes</i>	42
<i>Brûler la coque</i>	45
<i>Clouer les bordées</i>	51
<i>Peindre et mettre à flots la pirogue</i>	59
<i>Conditions et motivations de l'enquête</i>	61
<i>Bibliographie</i>	63

Table des Illustrations

<i>Structure du groupe de travail en milieu fermé</i>	16
<i>Quelques rangements humains</i>	32
<i>Structure du groupe de travail en milieu ouvert</i>	36
<i>Milieu fermé versus milieu ouvert</i>	39
<i>Torsion de la coque à chaud</i>	46
<i>Opposition de deux idéaux-types : société artisanale et société industrielle</i>	57
<i>Les étapes de la construction d'une pirogue</i>	62

Données physiques : la Guyane

La Guyane est un petit bout de France équatoriale que la forêt amazonienne accule à l'Océan Atlantique. Département Français d'Outre Mer depuis 1946, ce coin de paradis aux marges de l'Enfer Vert offre à l'ethnographe son lot d'exotismes classiques. Une chaleur moite et indolente, des pluies diluviennes, et surtout, une jungle drue qui couvre les neuf dixièmes du pays : un désert vert et saturé d'eau (Mouren-Lascaux, 1990)¹. Sa flore tropicale d'une grande diversité recèle des palmiers se dépliant en éventail, des bosquets de bambous, des manguiers géants ou encore des marais sauvages se perdant dans les hautes herbes. Et dans ce cadre végétal luxuriant bruisse une faune équatoriale non moins foisonnante. Des toucans au plumage multicolore, des petits singes hurleurs, des iguanes géants et des tapirs de tout acabit.

Au nord du département, marquant la frontière avec le Surinam, le Maroni s'écoule depuis le centre de la forêt amazonienne jusqu'à la rive Est de l'Amérique Latine. Il glisse, impassible dans ses ondulations, tel un serpent géant allant s'abreuver dans l'Océan Atlantique.

Ce sont les berges de ce fleuve majestueux qui accueilleront l'enquête ici présentée ; au coeur du territoire Businengé.

Données humaines : les Businengés

Les peuples Businengés sont les descendants des esclaves noirs que les caravelles européennes déversèrent sur le Nouveau Monde entre le 16 et le 19èmes siècles. Arrachés à leur terre d'Afrique, ils furent convoyés vers les premières colonies guyanaises pour servir de main d'oeuvre dans les plantations de canne à sucre. Aussi mal gardés que traités, bon nombre réussirent cependant à prendre la clef des champs pour trouver refuge dans le Grand Bois, sur les rives du Maroni. Là, disséminés au gré des courants, les Businengés -déformation de Bush Negroes- essayèrent de reprendre pied en s'appuyant sur leurs coutumes ancestrales. Mêlant les diverses traditions africaines a quelques boutures chrétiennes, ils fleurirent sur ce terreau fertile en un syncrétisme multicolore (Herskovits, Rebel destiny among the bush negroes of dutch guiana, 1971).

Cette hybridation culturelle ne s'est cependant pas faite sans heurts : les différentes dates d'implantation dans la forêt et les alliances passagères avec l'ennemi esclavagiste ont

¹ Les années de publication et noms d'auteur renvoient aux références plus complètes de la bibliographie en fin de texte.

donné lieu à des embranchements complexes. On compte ainsi plusieurs tribus : Djukas, Saramakas, Boni et Paramakas. Tous ont cependant pour point commun d'avoir construit leur identité d'esclaves rebelles en s'opposant à l'esclavagiste blanc. Les traditions orales des Saramakas retranscrites par Richard Price (Price, 1994) gardent ainsi une trace vivace des souffrances endurées durant les "Premiers Temps". La mémoire collective ne veut oublier, ni les atrocités de l'esclavage, ni les guerres sans merci menées contre des colons envahissants. Aujourd'hui encore, le blanc reste la figure du colonisateur -et l'on trinque en s'exclamant "free !" dans les tribus surinamiennes les plus en amont du fleuve.

La structure sociale matrilineaire des peuples Businengés est détaillée dans la monographie que le géographe Jean Hurault a consacré aux Bonis (Hurault, 1989). De manière générale, on retiendra que les enfants appartiennent au clan ("lô") de la mère. Chaque village est ensuite fait de plusieurs lô; et les hommes de ceux-ci se réunissent en conseil pour élire un capitaine ("edeman"). Coiffant cette structure concentrique, le "Gran Man" est élu chef politique et représentant des Businengés.

Derrière cette unité apparente, il existe cependant de profondes divergences entre les tribus restées au coeur de la jungle, à plusieurs jours de pirogue de la première bourgade, et celles qui peuplent les faubourgs de villes comportant quelques milliers d'habitants. Dans le cas des ces dernières tribus semi-urbaines, l'école, obligatoire depuis 1970, a contribué à une large intégration de la communauté Businengé au sein de la société française. Ils n'ont ainsi plus rien de "noirs marrons" -puisque le terme "marrons" vient de l'espagnol "Cimarron", signifiant "retour à l'état sauvage" (Bastide, Les Amériques Noires).

Un problème ethnographique : la construction d'une pirogue Djuka

Du fait de cette intégration progressive de nombreuses traditions sont en déperdition. C'est ainsi le cas pour les techniques de construction des pirogues. En effet, les jeunes des faubourgs de St Laurent-du-Maroni sont de moins en moins nombreux à vouloir suivre les traces de leurs pères dans l'artisanat piroguier. Et peu à peu cette désaffection remonte le fleuve, d'Apatou jusqu'à Maripassoula. Les jeunes remplacent leurs rêves et jouets de pirogues par l'illusion d'un mode de vie baignant dans l'opulence. Illusion qu'entretiennent une école et une télévision qui présentent la société de consommation sans pour autant donner les moyens d'y accéder (Mam-Lam-Fouck, 1995) .

Les pirogues restent pourtant le moyen de navigation le plus adapté au franchissement des sauts qui fractionnent le Maroni. Ce ne sont donc pas des embarcations plus pesantes,

interdites par les rapides du fleuve, qui menacent les frêles esquifs Businengés. C'est bien plutôt le manque de volontaires pour relever le laborieux défi de leur fabrication : l'acculturation passe ici par des modes de vie moins attrayants plutôt que par une culture matérielle moins performante.

Prenant le parti de mettre par écrit ces traditions qui, à terme, sont vouées à se perdre, nous avons tenté de suivre la construction d'une pirogue Djuka -ethnie Businengé- depuis le choix du tronc jusqu'aux ultimes finitions.

Comment sont construites les pirogues du Maroni ? Quelles sont les techniques et matériaux employés ? Comment se structure le groupe de travail qui les élabore ? Quelles sont les représentations que le groupe se fait de son propre travail ? Enfin, comment les enfants apprennent-ils à devenir piroguier ? Telles sont les questions qui sous-tendent cette étude.

Limites

Vouloir ainsi mettre par écrit des techniques qui relèvent de la tradition orale, voire de gestes muets répétés dans un silence docile, ne va pas sans soulever quelques difficultés.

On touche en premier lieu à l'ambiguïté d'une ethno-graphie qui impose la rationalisation textuelle de l'Occident à des cultures qui en sont dépourvues (Goody, 1998). Sans doute cette présentation graphique, ramassée et ordonnée, est-elle étrangère à celle qui prévaut chez les Businengés. Bien peu nombreux sont en effet ceux qui ont cherché à contracter le processus de fabrication pour le présenter à l'étranger en quelques phrases succinctes. On retiendra donc que le principe même de la mise par écrit -voire de la mise en mots- déforme les traditions orales observées.

Le problème de la construction des pirogues donne enfin lieu à une seconde ambiguïté. Il est en effet abordé par un étudiant en ethnologie qui est en partie étranger aux traditions de menuiserie de sa propre culture. On ne peut donc considérer cette étude comme une retranscription technique et fidèle des gestes Businengés. Il doit sans doute exister, du reste, des manuels permettant d'acquérir de tels savoir-faire. Ils indiqueront, au lecteur désireux de se lancer dans l'aventure, la manière de construire sa propre pirogue. Nous nous bornerons quant à nous à une perspective anthropologique, telle que celle qu'adoptait Hurault lorsqu'il se penchait sur un sujet similaire (Hurault Jean, 1965).

La méthode du récit tressé

On emploiera pour cette étude une méthode bien précise. Comme Marcel Mauss a montré que le Kula était un "fait social total" en ce qu'il mettait en branle toutes les institutions de la société Tobriandaise (Mauss, 1996) ; nous essaierons de voir comment la fabrication d'une pirogue Djuka dépasse un strict cadre technique pour révéler au contraire plusieurs aspects du groupe étudié. Ceci ne signifie pas pour autant que toute la société des noirs marrons y soit résumée. Nous ne voulons en effet pas confondre les domaines qui suscitent notre attention dans une société donnée et l'ensemble de cette même société. Nous souhaitons simplement explorer plusieurs dimensions théoriques à partir de la description du point où elles convergent : la construction d'une pirogue Djuka.

Notre étude se déroulera donc de la manière suivante : le récit de la fabrication d'une pirogue en constituera le fil directeur. On tâchera ensuite de colorer ce fil principal en le tressant d'un certain nombre de filins théoriques. Tantôt il s'agira de mêler à notre histoire des analyses sur la structuration du groupe de travail Djuka ; tantôt il s'agira de démêler l'écheveau de leurs propres représentations. Chacun de ces deux filins théoriques, que l'on devinera souvent en filigrane, dessinera son motif particulier autour du fil du récit. Ceci en évitant, dans la mesure du possible, les nœuds théoriques inextricables. Dans tous les cas, notre histoire principale pourra par moments s'effiloche en digressions théoriques mineures. Celles-ci, nous l'espérons, agrémenteront notre récit de couleurs tant vivaces que fugaces. Elles entraîneront le lecteur sur les chemins ouverts de la réflexion plutôt que de le stopper par la barrière d'une conclusion prématurée.

Mais passons ces remarques liminaires et déroulons donc le fil de notre sujet principal : la fabrication d'une pirogue Djuka.

Choisir le tronc en forêt

A six heures l'aube commence à poindre ; ses premières lueurs passent par les fentes du carbet et viennent caresser les hamacs. Il ne faut pas traîner : le départ pour l'abattage du tronc est imminent. Quelques ablutions, un vêtement léger, et nous prenons le chemin du village. Espérons qu'ils ne soient pas déjà partis. Après dix minutes de marche sous les volutes d'un ciel empourpré, le village de la Charbonnière surgit à un détour du fleuve. Une cinquantaine de huttes perchées sur de courts pilotis font face aux eaux saumâtres du Maroni.

Nous longeons le petit port des pirogues sur lequel s'affairent déjà plusieurs silhouettes, toutes emmêlées à leur filet de pêche. Encore une vingtaine de mètres le long des piquets fichés dans la vase, et nous tournons à droite. C'est déjà le centre du village. Le point de rendez-vous. Au milieu de la place, drapée dans un pagne multicolore, une jeune Djuka ratisse le sol sablonneux. Elle est seule et lève les yeux, intriguée. Serait-ce trop tard ? Tout est désert. Que faire ? Revenir sur nos pas ? Tenter de les rejoindre -ils ne sont peut être parti que depuis peu. Au moment de lui poser la question, un bruit se fait entendre. Une porte s'ouvre de l'autre côté de la place. Mani sort un moteur de hors-bord de sa hutte. Ouf ! Il me semblait tout de même bien que nous n'étions pas en retard.

Et effectivement, c'est dans une indolence à toute épreuve que se prépare la sortie. On est loin de la ponctualité citadine et le village semble hors de tout repère temporel précis. Qui a besoin de fixer des rendez-vous à l'heure près quand on se croise à longueur de journée dans cet espace confiné ? Le groupe se forme peu à peu, chacun allant et repartant pour repasser et déposer un objet oublié. Un poste de musique est sorti. Les enfants se mettent à danser sur des rythmes africains. Nous nous asseyons aux côtés de Mani et commençons à attendre, bientôt obligés de changer de place pour trouver un peu d'ombre. Il faudra plusieurs heures pour que la petite troupe soit prête à partir. Le choix du tronc pour une future pirogue est une activité qui ne sort pas de l'ordinaire du village, on est loin d'une temporalité sacrée qui trancherait avec le fil des jours. (Eliade). Le soleil est finalement assez haut quand nous nous mettons en marche.

Nous pénétrons bien vite dans la fraîcheur du couvert végétal, trouvant ainsi abri contre l'incendie ravageur que le soleil annonce. La forêt nous engloutit rapidement et nous voilà complètement coupés de tout repère extérieur. Nous marchons en file indienne, telle une colonie de fourmis au milieu d'arbres imposants. Taillant quelques lianes de-ci de-là, Tasépélé nous fraie un passage qui se referme aussitôt, ravalé par la verdure liquide. Si la forêt effraie le nouveau venu, ce n'est pas tant parce qu'elle est dense que parce qu'elle est immense. Le principal danger serait de s'égarer parmi ces troncs tous semblables. Sur quels signes peut donc bien s'appuyer leur sens de l'orientation ? Il semble cependant que nous zigzaguons dans la bonne direction. En effet, nous débouchons bientôt sur une petite crique (appellation locale pour une rivière aux eaux stagnantes). Là une pirogue nous attend, tapie dans les fourrés. Il faut bien une dizaine de personnes pour la débusquer et l'obliger à glisser le long de la berge escarpée. Capricieuse, elle va se planter dans les eaux croupies de la crique. De la vase jusqu'au mollet, nous montons les uns après les autres en prenant bien garde à ne pas faire chavirer l'esquif. Aucune quille ne le rappelle à la verticale et nous sommes bien obligés de

compenser mutuellement nos mouvements respectifs. Comme tout objet, la pirogue présente un moule de contraintes auxquelles il faut s'adapter (Leroi Gourhan, 1971). C'est une humidité arrogante qui insulte vêtements et cahiers. Une forte inertie qui rend difficile le pilotage dans les méandres des criques sinueuses. Et surtout cet équilibre instable, trop instable. On doit prendre ses marques. Apprendre les mouvements autorisés et interdits.

Le groupe fini cependant par trouver un équilibre et le moteur du bateau est lancé. Son tumulte mécanique couvre instantanément le gazouillis des oiseaux gendarmes qui nous accompagnaient. Mani garde toutefois son fusil à portée de main, au cas où il apercevrait un tapir ou un cochon-bois. On ne part pas en forêt comme on part à l'usine : trouver le tronc d'angélique qui servira de coque à la pirogue n'est pas une activité coupée des autres. En effet, on peut saisir l'occasion pour essayer de trouver un peu de viande pour le soir -et cela ne relève en aucun cas d'une perruque mal dissimulée. Tésépélé, ce voisin qui connaît particulièrement bien la zone, est par ailleurs venu donner un coup de main. Ainsi on reste avec des gens de connaissance, qu'il s'agisse de membres du même village ou de la même famille. Les solidarités communales sont en effet de mise, renforcées amplement par l'assistance mutuelle qu'impose le système matriarcal aux oncles et neveux. Ce seront ainsi les mêmes personnes que l'on retrouvera pour toutes les aides ponctuelles, que ce soit pour la construction d'une pirogue, celle d'une habitation, ou encore une pêche collective. Il est hors de question de se spécialiser dans une activité que l'on exercerait dans un endroit inconnu, avec des collègues-étrangers. Tous se connaissent et connaissent les lieux pour y avoir grandi : c'est un milieu d'inter-connaissance (Beaud et Weber, 1997)

La forêt défile cependant. Dans un meuglement mécanique lancinant, nous glissons le long des racines des palétuviers qui s'abreuvent sous les eaux stagnantes. Le groupe a jeté tous ses yeux hors de l'embarcation bruyante pour les plonger dans le silence vert, à la recherche de quelque singe. Profitant de l'inattention générale, de l'eau s'est insidieusement introduite dans la pirogue, se faufilant sans doute par quelque fente de la jointure. La voilà à présent qui baigne nos affaires. Et, non content de son forfait, elle vient nous narguer par une caresse subtile sous la plante des pieds. Un jeune se lève brusquement. Deux personnes se déplacent pour remettre l'embarcation à l'horizontale. Il s'est emparé d'une assiette en plastique pour chasser l'intrus. Après quelques gestes désordonnés par la colère, le voilà qui écope avec rythme. L'eau est expulsée par gerbes régulières.

Le moteur de la pirogue continue son long hurlement. On débouche bientôt sur une crique un peu plus large. Puis, d'affluents en affluents, on finit par courir sur les larges eaux du fleuve Mana. Un kilomètre nous sépare de l'autre rive. Là-bas, la mangrove semble se

prolonger sous les eaux noirâtres du fleuve. C'est à se demander si l'on n'est pas en train de naviguer sur la cime des arbres immergés ! Mais voici que l'on tourne brusquement sur la droite. Le jeu des bifurcations reprend, dans un sens décroissant cette fois. Au point qu'il faut maintenant se frayer un passage au coupe-coupe entre des lianes enchevêtrées. Nous voici prisonniers d'une marre étroite. On accoste, enfin. Le premier saute dans la vase et amarre la pirogue. Les suivants sautent dans la vase. La marche reprend sur le tumulte des racines. Peu à peu le sol s'éclaircit et s'affermit : on quitte les berges pour commencer l'ascension vers le territoire des grands arbres. Tésépélé à repris les devants et les deux enfants qui se disputaient pour ouvrir la marche sont obligés de lui emboîter le pas. Mais la dispute repart de plus belle : il s'agit maintenant de déterminer qui sera le second. Jusqu'à ce que l'un, pieds nus, ne s'enfonce une épine dans le talon. Il nous rattrapera. Voici que nous faisons un premier détour : un bruit dans les fourrés à attiré l'attention des chasseurs. Le petit revient en courant à toutes jambes. Il a failli se perdre. Puis un second détour. Il faut maintenant faire une halte en attendant des hommes partis en éclaireurs. Il ne faut cependant pas plus de quelques minutes avant que les premiers ne viennent se presser autour de nous. Ils veulent goûter aux nouveaux venus. On est donc obligé d'allumer un feu et de se réfugier dans sa fumée épaisse. Quelques minutes de répit et voilà déjà les chasseurs qui reviennent. On laisse derrière nous la flamme salvatrice. Elle dévore à belles dents les quelques feuilles vertes qu'on lui avait donné en pâture. Aucun risque d'incendie dans cette univers saturé d'eau.

Après vingt minutes de marche, un premier tronc est repéré. Banaké, le responsable de la pirogue, cesse de siffloter et s'approche d'un air inquisiteur. Il lui assène plusieurs coups avec le tranchant du coupe-coupe. Un son sourd en ressort : il semble satisfait. Il reprend donc son sifflement. Mais voilà que l'un des chasseurs intervient : il connaît un meilleur tronc. Quelques éclats de voix. Le groupe se tait. Puis on repart sur les pas du chasseur. Le tronc de celui-ci est rapidement retrouvé et commenté. C'est un bel arbre, en effet. Puis vient le tour du troisième tronc. Nous y trottons en toute hâte. Là, un peu las, l'unanimité se fait sur la pièce de bois.

L'angélique que nous avons trouvé est étendu à terre. Il a été abattu récemment, sans doute par quelque vent de passage. Mais peu importe : le corps semble encore sain. Après les coups de machette rituels, on s'en assure définitivement par une coupe à la tronçonneuse le séparant de ses racines. Trois hommes sont nécessaires pour faire rouler le tronçon et dégager ainsi la base de notre coupe. Chacun y va de son appréciation. Les pouces sont empilés pour évaluer sa largeur, les pas vont et viennent pour estimer sa longueur. Cela fera une belle et large pirogue. Une quinzaine de mètres de mètres à peu près (un pas = un mètre). Le bois ocre

semble de toute solidité, quoique peut-être un peu trop dur. Une fois la décision bien arrêtée, on installe plus confortablement le feu anti-moustiques : on le rassie par quelques copeaux supplémentaires. Tous s'affairent maintenant à débroussailler les alentours à coups de machette. Soit que l'on taille au hasard dans les fourrés. Soit que l'on abatte un tronc effilé par quelques coups obliques. Un serpent qui voulait s'échapper discrètement est rattrapé et haché menu. Puis vient le tour de deux mygales. L'homme a décidé de s'installer, il reprend ses droits sur la nature. Un déjeuner est ensuite organisé, chacun y commente avec entrain l'arbre qui gît à nos pieds. Il est décidé que le débitage commencera demain. Les chasseurs prennent rapidement congé et nous empruntons un nouveau chemin, plus court, pour rentrer au village. Il faut annoncer la prise aux femmes.

Que s'est-il passé ? Il semblerait que le choix du tronc puisse être découpé en trois moments bien distincts : la sélection, l'élection et la justification. Chacune de ses étapes a sa logique propre. La sélection est, en quelque sorte, le moment où sont réunis tous les candidats potentiels. On convoque un certain nombre de troncs remplissant les conditions d'éligibilité. Il s'agit d'angéliques ; situés à proximité du village ; de taille suffisante pour pouvoir y découper une grande pirogue ; et qui ne présentent pas de difformités ou pourritures trop importantes. Cette sorte de pré-épreuve de sélection est la plus objective : ceux qui remplissent ces conditions claires et indépendantes de la situation peuvent s'avancer d'un pas. Les autres sont éliminés.

Le deuxième moment, l'élection de l'arbre proprement dite, obéit par contre à une logique bien moins neutre. On a vu que tous les angéliques candidats n'avaient pas été examinés : certains ne se sont pas présentés à nous lors de la promenade champêtre, ils n'ont donc pas été pris en considération. Et parmi ceux qui ont été évalués, il importe beaucoup de savoir dans quel ordre on les a rencontrés et quel était alors l'état de fatigue du groupe. Ainsi le premier arbre aurait sans doute pu faire l'affaire. Mais il a été discriminé pour être passé le premier. Il a pâti d'un jeu de pouvoir entre deux examinateurs : le premier l'a refusé sous prétexte d'un degré de pourriture trop élevé. Le rejetant en brandissant adroitement ce critère de sélection légitime, il pouvait alors nous faire avancer vers un autre candidat qu'il avait lui-même repéré. Pour l'élection, donc, tout dépend de la situation, des intérêts en jeu et de l'état d'esprit du groupe -après tout c'était le premier tronc et l'on pouvait bien marcher encore un peu. Le moment de l'élection obéit ainsi à une logique bien plus subjective, il est dépendant d'un grand nombre de contingences.

Enfin, au cours du repas en forêt et une fois de retour au village, les hommes ont justifié leur choix en amplifiant toutes les qualités du tronc. Il remplissait subitement tous les

critères de sélection : immense, proche du village, avec très peu d'impuretés. On lui avait même trouvé des qualités annexes faisant, après coup, toute la différence avec les autres : quelle droiture ! Et le dessus est légèrement plus plat, ce qui permettra une meilleure stabilité sur l'eau ! Bien entendu, les biais du moment d'élection ne sont pas mentionnés : ils sont passés inaperçus.

Mais peu importe. Les hommes sont contents de leur journée. Le tronc les attend en forêt, satisfait . On reviendra demain pour commencer à le dépecer.

Débiter le tronc

Finalement, on ne reviendra pas demain : Banaké est parti à Apatou en pirogue pour la journée. C'est donc le surlendemain que la petite troupe s'aventure à nouveau, le coeur léger, dans les entrailles de la forêt. Insoucians, nous sautons de racines en branchages. Un dernier bond et nous atterrissons à bord de la pirogue. Pour aussitôt démarrer dans un grand élan enthousiaste. Mais nous ne faisons pas plus de quelques mètres avant d'entendre le moteur racler, toussoter, puis s'éteindre. Quelques éclats de voix. Banaké essaie de ranimer le moteur défaillant. En vain : il exhale définitivement dans un relent de gasoil pestilentiel. On ne peut réparer l'avarie sur place. Il va donc falloir payer. Eparpillées sous les planchettes qui servent de banquettes, cinq pagaies nous observent, impatientes. Six piroguiers tendent des mains audacieuses. Notre esquif manque de chavirer. Une courte agitation et finalement un piroguier doit se rasseoir les mains vides. Chaque pagaie a été taillée dans une planche d'un ou deux centimètres d'épaisseur. Ce profil longiligne est compensé par une silhouette qui, de face, laisse songer à une danseuse. Un torse sec va se perdre dans le creux de hanches très fines ; pour rebondir aussitôt en un large bassin se terminant en pointe. Les piroguiers posent leur main droite sur les torses des danseuses, tirent lascivement sur leurs hanches effilées en ramenant leur bras gauche vers l'arrière. Et les bassins de glisser dans l'eau en un ballet tourbillonnant. Les coups de pagaies désordonnés du début laissent bientôt place à une synchronisation parfaite, tous virevoltent à l'unisson dans le chant des oiseaux. On prétexte même de quelque crabe égaré pour bondir sur la berge et, dans un duo effréné, attirer par la pagaie le spectateur effrayé. Cependant, après trois quart d'heures de danse et un fameux contre-courant au rythme diabolique, les hommes commencent à fatiguer. La chorégraphie perd de sa magie. Il est temps que l'on accoste : déjà un des plus jeunes commence à boiter.

Heureusement, le chemin emprunté aujourd'hui est bien plus court que la première fois. Nous le poursuivons sur la terre ferme et, en quelques minutes à peine, retrouvons le

tronc tel que nous l'avions laissé. Il repose, telle une brindille ocre, au fond de l'océan vert qui nous submerge. Les hommes s'approchent en silence. Quelques minutes d'un repos solennel sont prises. Puis chacun commence à s'affairer pour terminer l'installation : on sort les outils dissimulés l'avant-veille dans un taillis. Le feu est prié de sortir des braises dans lesquelles il a passé ses nuits. Un carbet est rapidement dressé. Quelques troncs assez minces sont cloués à l'horizontale pour nous servir de bancs. Voilà un atelier improvisé. Un semblant d'ordre est même institué : les outils sont étalés à terre, chacun près du lieu où il sera utilisé. Ils se répartissent dans le carbet-cuisine, le long du tronc à débiter ou autour du feu. C'est un ordre pratique où la place de chaque chose n'est légitimée que par la proximité de son lieu d'usage. Il s'oppose en tout point aux ordres décoratifs : foin d'objet-spectateurs qui nous nargueraient dans une parade immobile, du haut de quelque étagère.

C'est Banaké qui commande la place des objets. En effet, c'est lui qui est en charge de la pirogue et il entend bien le faire savoir. La marche du premier jour avait été menée par Tasépélé qui connaissait bien les lieux. Mais aujourd'hui que tous ont repéré le trajet, cet avantage a été perdu : l'ouverture de la marche a été laissée aux enfants et n'a pas permis de classer les individus par ordre de pouvoir. Ainsi, la hiérarchie du groupe, faute de pouvoir s'appuyer sur celle d'une activité, se confondait avec la hiérarchie générale qui prévaut dans le village : les vieux dominent les plus jeunes, les forts s'imposent aux faibles. Mais maintenant que l'on va à nouveau rentrer dans une activité technique, chacun oublie un tant soit peu son statut général pour entrer dans celui qui est lié à la situation. Le statut découlant de l'activité va remplacer le statut qui prévaut en général. Et comme les rôles ne sont pas encore tout à fait définis, le premier jour est l'occasion de montrer à tout le monde qui commande. Ainsi Banaké se démène, met de l'ordre et donne des ordres. Finalement, les plus distraits ayant sans doute compris qui commandait, il s'empare de la tronçonneuse pour dégager le corps de la pirogue.

Il entame une seconde coupe une quinzaine de mètre au-dessus de la première -celle qui nous avait permis de vérifier que le tronc n'était pas pourri. Dégagé de sa cime et de ses racines, le bloc de bois dans lequel sera sculptée la pirogue est prêt. On roule ce cylindre gigantesque pour mettre le côté plat en dessous. C'est une affaire qui mobilise les douze personnes venues aujourd'hui. On balaie d'abord, à l'aide de branchages, la zone sur laquelle sera roulé le tronc. Puis, faisant levier avec des rondins, les hommes basculent lentement le billot jusqu'à ce qu'il se tourne sur le dos. Quelques scarabées et termites protestent indignées. Après cet effort violent, une longue pause est prise. On en profite pour commenter de nouveau l'excellence du choix : c'est une magnifique pirogue qui s'annonce. Deux hommes vont puiser

de l'eau à une source voisine. Puis Banaké se remet au travail et commence à découper une première encoche triangulaire tout le long de la pirogue (C.f. le schéma sur les étapes de la coupe en fin de texte). Il est bientôt suivi par d'ardents compagnons : tous veulent s'emparer de la deuxième tronçonneuse pour suivre l'exemple du maître. Bien sûr, la lutte âpre pour l'instrument prestigieux rebute rapidement les plus jeunes qui se rasseyent. Seules trois personnes s'occuperont donc du travail de dégrossissage à la tronçonneuse, les autres étant relayées à la cuisine-carbet.

Après le déjeuner Banaké attaque un deuxième passage pour approfondir la première encoche. Il travaille un quart d'heure sans s'arrêter. Puis il laisse son instrument à Mani -qui s'en empare avec avidité- et saisit une hache. Banaké commence à dégrossir le flanc extérieur du tronc. Les plus jeunes se rapprochent. Après quelques coups explicites, il pose son instrument comme si de rien n'était. Une dizaine de petites mains empressées se le disputent. Quelques unes vont se rasseoir dépitées. Les autres brandissent l'instrument avec force et fierté. Banaké vérifie que les trois haches qui se sont mises en marche fonctionnent correctement. Puis il va réclamer sa tronçonneuse à Mani. Celui-ci, coupé dans son élan, se trouve fort dépourvu. Il va donc récupérer une hache auprès d'un jeune. Le jeune n'a plus qu'à aller regarder attentivement le maître dans ses oeuvres. Et l'ethnographe, posté parmi les copeaux, note consciencieusement la nette hiérarchie entre celui qui fait faire, celui qui fait et celui qui regarde faire. C'est une sorte de Potlach inversé où les hommes tournent alors que les outils restent immobiles (Malinowski, *The Argonauts of Western Pacific*).

Au fil des jours, l'ouverture pratiquée dans le tronc s'approfondit et s'arrondit : il faudra une semaine de travail pour que la coque soit suffisamment dégrossie pour être tirée jusqu'au village. Soit, en comptant les jours chômés, près de deux semaines en tout.

De passage en passage, les copeaux dégagés s'affinent et les instruments employés évoluent vers plus de précision. Aux larges tronçons triangulaires font suite les épais copeaux arrachés à la hache. Puis viennent les fines lamelles que découpent l'herminette et la houe. Enfin, le maître égalisera les bords à petits coups de hache, décollant à chaque fois quelques éclats de bois. Parallèlement aux copeaux, l'espace sonore s'affine lui aussi. Aux premiers bruits mats émis par l'écorce pourrie fait suite un sec martèlement qui nous assomme tout le long du dégrossissage. Enfin, une fois la coque creusée, elle servira de caisse de résonance aux tintements cristallins des ultimes finitions. Cette évolution de la taille des copeaux et des sons nous environnant révèle les transformations du paysage instrumental. Les instruments changent. Eux aussi vont en effet en s'affinant : tronçonneuse, hache, herminette, houe,

machette sont successivement utilisées. La finesse des instruments va en avançant au fur et à mesure que leur puissance recule.

S'il est par contre un phénomène qui reste constant, ce sont bien les jeux de pouvoir pour s'arroger les plus puissants parmi ces instruments. Tous les travailleurs veulent en effet optimiser leur prestige et, pour cela, convoitent secrètement certains instruments éminemment valorisés. Quelles sont les règles qui permettent de fixer la valeur des instruments (pour une approche micro-économique du comportement des travailleurs : Bidet, 2001) ?

Le premier critère est celui de la puissance d'action de l'instrument. En effet, un instrument puissant est un instrument plus technique que les autres (la tronçonneuse) et surtout qui permet des économies d'effort. Moyennant peu de fatigue, on peut abattre une grosse quantité de travail et obtenir ainsi une notoriété certaine auprès du groupe. C'est donc l'arbitrage rationnel entre fatigue et prestige qui est au principe de la valorisation des instruments les plus puissants. Une tronçonneuse qui offre une large emprise sur la matière pour un moindre effort vaut très cher. Il faut avoir une grande autorité pour pouvoir se l'offrir sans être immédiatement rabroué par quelque prétendant jaloux.

Mais le jeu est encore plus complexe que cela : au-delà de leur puissance respective, tout dépend de l'état du marché des instruments. Du côté de l'offre, deux instruments également puissants seront départagés par leur rareté relative au moment où l'on veut s'en emparer. Ainsi le maniement de l'unique herminette est bien plus valorisant que celui d'une des quatre haches. Bien sûr, face à cette offre instrumentale, encore faut-il qu'il y ait une demande de la part des travailleurs : la fatigue aidant, même l'herminette est longuement délaissée en fin de journée. L'arbitrage fatigue-prestige se fait alors en faveur du premier : chaque travailleur préfère rester assis pour récupérer tout en commentant quelque fait divers. Il laisse les viriles démonstrations de force et les violents coups d'herminette pour le lendemain. Le prix d'accès à une herminette peut ainsi s'effondrer brutalement en fin de journée, juste avant la fermeture du chantier.

Enfin, indépendamment de sa puissance et de sa rareté relative, la valeur d'un instrument est déterminée par la qualité de ses utilisateurs. Ainsi, parce que le maître préfère la petite tronçonneuse à la grosse, celle-ci va faire l'objet de toutes les convoitises et de tous les fantasmes. A l'inverse, que tel jeune ait eu exceptionnellement le droit de manier la hache, et voici que l'instrument est dévalorisé aux yeux des autres. Mais nous touchons ici à un travail purement ostentatoire : l'outil n'est pas valorisé et valorisant parce qu'il permet d'abattre une grande quantité de travail mais parce qu'il est un outil de maître.

Pour résumer, la valeur des instruments est fixée selon leur puissance (pour économiser de l'effort), leur rareté et leurs utilisateurs. Et cette valeur différenciée des instruments sert de point d'appui à la hiérarchie du groupe : les dominants ont les outils les plus puissants et les plus rares.

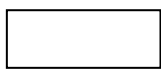
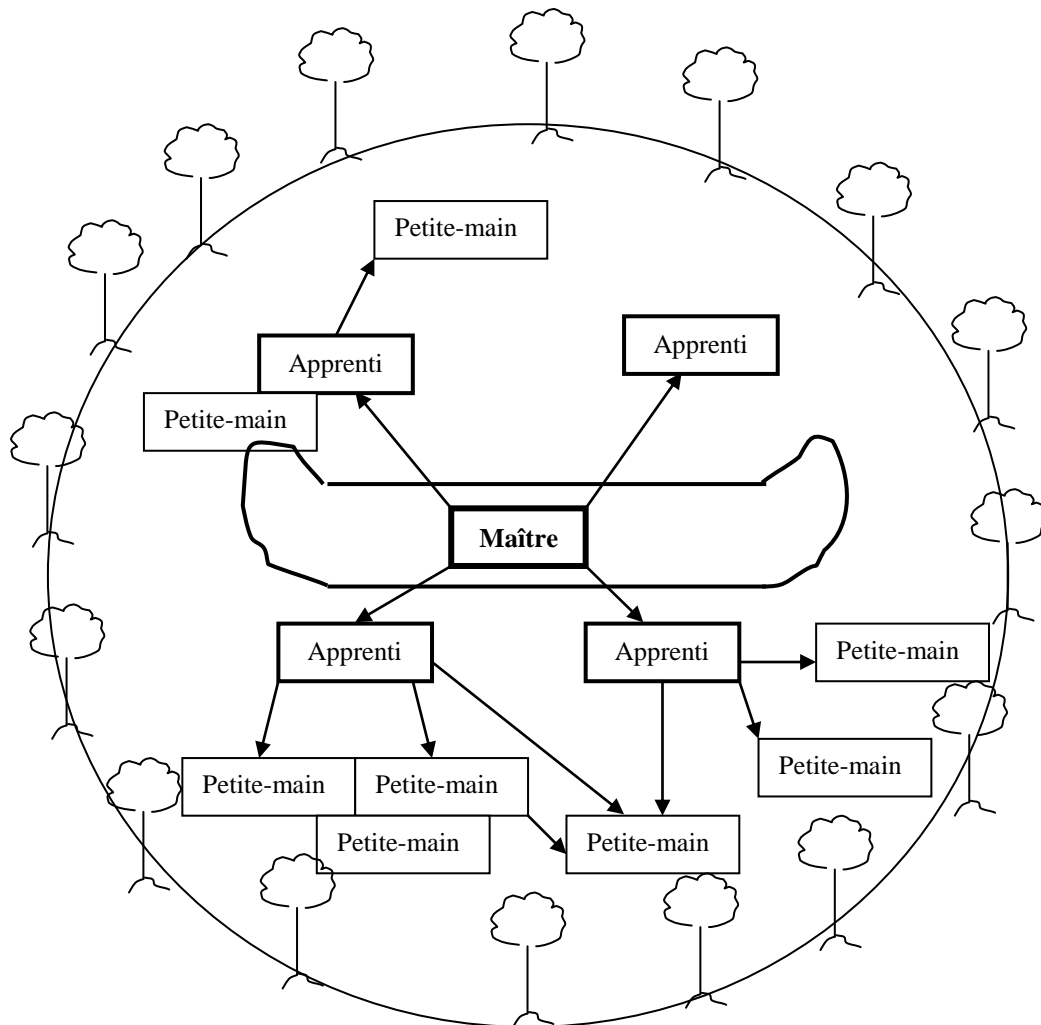
Ainsi le tronc se creuse peu à peu, au fil des copeaux qu'on lui arrache. Et la taille de ses copeaux nous renseigne sur le pouvoir de celui qui les détache. Cette structure verticale imposée par l'activité technique déborde rapidement de sa source pour devenir prégnante dans toutes les relations autour de la pirogue. Les priorités dans l'utilisation de tel ou tel instrument -justifiées par les compétences techniques- deviennent sournoisement des priorités de passage. L'inférieur se sort du chemin du supérieur, même quand ce dernier n'a plus la tronçonneuse dans les mains. Et le maître, qui doit avoir une vue d'ensemble pour tracer ses plans, se réserve les places d'honneur sur la proue et la poupe de la pirogue. Là, dominant tout le chantier, il trône lors de chaque repas. Repas au cours desquels il bénéficie de portions de nourriture plus importantes puisqu'il travaille plus que les autres.

La division verticale du travail se manifeste enfin dans les postures arborées par chacun. Le maître relève souvent la tête sous prétexte d'avoir une vue technique de la pirogue. Il en profite surtout pour contrôler du regard l'ensemble des travailleurs qui s'échinent. Il vérifie à la fois la droiture de l'esquif et la droiture des comportements. Abusant de prétextes silencieux, il peut même marcher d'un air inquisiteur le long de la pirogue -pour aller chercher un instrument, cela va sans dire. Il contrôle au passage la justesse des gestes de chacun. Tous le savent et prennent un air faussement appliqué. Il ne faudrait en effet pas déclencher une sévère remontrance par une attitude trop désinvolte. Les "petites mains" se plient donc en deux pour ramasser avec application les copeaux qui jonchent le fond de la pirogue. Un peu plus libres, les apprentis munis de hache saisissent l'occasion pour prendre une pause. Debout sur les rebords de la pirogue, ils s'appuient sur toute la puissance de leur outil et écrasent du regard les petites mains courbées à leurs pieds. L'ethnographe qui veut se donner quelque légitimité a décidé de participer à l'activité pirogue. Il peut ainsi savourer ce jeu de postures : il observe la scène assidûment, suant à grosses gouttes au fond de l'embarcation.

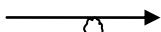
Objectivons quelque peu afin de nous dégager de cette situation pour le moins inconfortable : l'activité technique hiérarchise le groupe par le prestige des instruments réservés à certains. Puis cette hiérarchie va peu à peu structurer toutes les interactions qui se déroulent autour de la pirogue : c'est l'ensemble de la vie du groupe qui se trouve ainsi ordonnée. Comment résumer brièvement cet ordre ? On peut -cf schéma 1- distinguer trois

niveaux hiérarchiques. Ces trois niveaux sont autant de cercles concentriques disposés autour du maître.

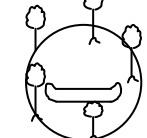
Structure du groupe de travail en milieu fermé



Travailleurs, répartis selon trois niveaux concentriques : les plus centraux ont droit à des instruments plus prestigieux



Circulation des ordres, la structure étoilée à trois niveaux amplifie les ordres du maître



La pirogue est dans un milieu fermé par la forêt. Cette ceinture verte empêche l'entrée et sortie des individus et permet par là-même la mise en place d'une structure hiérarchique

C'est la logique du placement qui domine, il faut savoir monter dans la hiérarchie du groupe en maîtrisant les règles internes.

Au centre de tous les regards se trouve Banaké, le maître. Il brandit une tronçonneuse et éloigne de la sorte tous les prétendants au trône. Sa légitimité est en effet technique : il est celui qui manie le mieux la tronçonneuse et qui connaît les plans d'ensemble de la pirogue. C'est aussi lui qui est responsable de sa bonne fabrication -mais nous y reviendrons.

Autour de lui gravitent, envieux, un certain nombre d'apprentis. Ils se disputent haches et herminettes. Tantôt ils regardent le maître pour apprendre, tantôt ils relaient ses ordres au troisième niveau effrayé. Hurler de la sorte permet sans doute de rétablir un certain équilibre psychologique : on y trouve peut-être un exutoire pour toutes sortes de frustrations. Peu importe que celles-ci soient générées par la convoitise du poste central ou par les rabrouements sanctionnant leurs gestes imparfaits. Toujours est-il que les membres de ce cercle très fermé laissent bien sentir au troisième niveau qu'ils évoluent dans des sphères supérieures.

Quant à la joyeuse bande des ramasseurs de copeaux, balayeurs de sciure et autres débroussailleurs périphériques, elle a opté pour un signe de reconnaissance très subtil. Chacun arbore en effet fièrement un certain nombre d'échardes qui lui permettent de se différencier de la masse des dominants. On peut se procurer ces fameux signes distinctifs en exerçant la fonction de "petite main". C'est à dire en multipliant les "coups de main", faute d'avoir accès aux prolongements du bras permettant les coups de hache ou les coups d'herminette (Mc Luhan.) Tout à fait rationnellement, l'implication du troisième niveau dans l'activité pirogue est bien moins importante que celle des niveaux supérieurs : il serait psychologiquement périlleux de s'identifier à une activité où l'on est dévalorisé. On travaille donc de temps à autre, s'accordant de nombreuses pauses pour pouvoir deviser sur des sujets plus pertinents, comme les demoiselles du village ou les fusils de chasse. On peut enfin chercher quelque reconnaissance dans l'exercice de tâches jugées annexes : la cuisine, l'entretien du feu, l'ethnographie. Ici la concurrence est moins vive et les petites mains ne sont pas écrasées par les piroguiers plus âgés.

Comme nous venons de le voir, l'activité technique permet de hiérarchiser le groupe par une division verticale du travail. Qu'en est-il de la division horizontale du travail ? Certes, tous ont accès à des instruments différenciés selon leur rang. Mais existe-t-il une véritable répartition des tâches qui obligerait chacun à se spécialiser ?

Revoyons la scène d'un oeil nouveau : dans une trouée végétale obscure gît un tronc décharné. Quatre noires silhouettes se pressent de le dépecer. Perchées sur son unique os, elles s'acharnent dessus pour lui arracher des éclats tranchants. Autour, de petits êtres insignifiants amassent ces éclats pour préparer quelque mystérieuse offrande. L'un d'eux a

même allumé un feu qui lèche déjà un membre de l'angélique martyrisé. Non loin, dans une tanière verdâtre, deux yeux diaboliques préparent une étrange mixture. Un couac-sardine des plus infâmes qui soit. Tous ces êtres intrigants se sont-ils spécialisés dans leurs activités respectives ? Ou bien tournent-ils autour du mourant dans une ronde malfaisante, jouant à tour de rôle chacun des instruments de torture ? Notons tout d'abord que leur nombre varie au fil des jours : on comptera de cinq à vingt personnes pour la période passée dans les bois -et une trentaine lorsqu'il s'agira de tirer le tronc. Cette population aléatoire interdit a priori une spécialisation trop poussée : il faut en effet pouvoir remplacer les absents. Voici un premier fait empêchant une division horizontale du travail.

Mais voilà que le maître arrive au pied du tronc. Il cesse ses coups d'herminette et essuie son front. Banaké jette son instrument à terre et contemple son oeuvre. Aussitôt une foule de petites mains viennent se disputer à ses pieds pour s'emparer de l'herminette. N'ayant pu obtenir l'instrument, je reprends mon stylo. Banaké n'a pas détaché son regard du tronc. Il meugle une ultime recommandation à Mani qui s'énerve sur sa hache. Puis il s'empare d'un nouvel instrument. C'est une sorte de houe qui a été incurvée latéralement. Elle permet de ronger les parois intérieures du tronc afin de lui donner l'arrondi escompté. Un nouveau passage est ainsi commencé, des racines vers la cime ce coup-ci. La donne des instruments va en être perturbée. Un des hacheurs bouscule en effet une petite main pour lui prendre l'herminette. Un autre cesse son travail pour aller observer le maître. Les petites mains peuvent enfin s'emparer des haches. Sans aucune réaction de la part de ceux qui les ont abandonnées : elles ne sont plus pertinentes. C'est maintenant la houe tordue qui fait l'objet de tous les fantasmes. Mais dans quelques jours à peine, celle-ci aussi sera passée de mode. Son succès sera oublié et les enfants pourront jouer avec elle pour couper en deux un hanneton de passage. A terme, aucun outil n'est donc réservé : ils changent sans cesse et aucune spécialisation n'a le temps de différencier les travailleurs. Tous les postes entourant le tronc seront successivement occupés par tous les travailleurs. Aucun individu ne peut se réserver une compétence particulière. La division verticale du travail, parce qu'elle s'appuie sur des instruments qui changent au fil de la construction, ne s'inscrit donc pas durablement dans une division horizontale, avec spécialisation de chacun. Ainsi, seul le tronc est mis en miette, le travail reste entier.

On observe tout de même quelques affinités techniques : les petites mains, on l'a dit, ont un large choix : époussetage de la sciure, cueillette de copeaux, jeux divers avec le feu, dînette. Elles peuvent ainsi décider librement de s'épanouir par la pratique de telle ou telle activité. Ce large panel les conduit à une semi-spécialisation : ils développent souvent une

affinité technique avec une occupation de leur choix. C'est à elle qu'ils se consacrent quand ils arrivent le matin : ils prennent leurs marques avec ce qui leur est familier. Au cours de la journée, ils peuvent ensuite se réfugier auprès de leur affinité technique s'ils sont chassés de la scène principale par une réflexion acerbe sur leur coup de hache malhabile. Et ce refuge est d'autant plus chaleureux que les affinités techniques suscitent souvent des affinités humaines. En plus de la contenance qu'elles nous donnent, elles sont le support de complicités entre petites mains. On sympathise ainsi, à plusieurs, avec certains gestes et outils qui nous deviennent familiers. Mais ces amitiés techniques sont volages et l'on a tôt fait, dès que l'occasion se présente, de laisser le feu pour la hache, la cueillette des copeaux pour l'herminette. Elles ne constituent donc pas, à proprement parler, une spécialisation.

Récapitulons brièvement ces quelques descriptions pour présenter une vue d'ensemble de l'organisation du travail des piroguiers. Pour ne rien cacher au lecteur, ma première surprise fut la désorganisation apparemment totale. Pourtant, force est de constater que celle-ci n'était pas aussi absolue que je m'en étais de prime abord persuadé. Certes, les heures des départs en forêt étaient pour le moins aléatoires, comme celles des retours ou même des repas pris un peu au hasard. Certes, le nombre des travailleurs changeait de jour en jour, de même que le nombre de jour qu'il restait avant l'étape suivante. Certes, personne n'était véritablement spécialisé et tout le monde s'accordait des pauses d'une ou deux heures quand bon lui semblait. Evidemment, il n'y avait ni calendrier commandant l'opération, ni organigramme présentant les fonctions de chacun. A fortiori. Toutefois, la dynamique équipe des piroguiers était belle et bien structurée. Derrière l'inorganisation flagrante se cachait en effet un semblant d'ordre : celui-ci surgissait spontanément dans l'action et était en permanence réactualisé par d'incessants jeux de pouvoir.

Avant la division horizontale du travail que décrit Adam Smith dans une manufacture d'épingles (Smith, 2000), il existe ainsi un ordre timide s'appuyant sur une division verticale du travail. Cette division verticale obéit à la règle suivante : aux maître reviennent les instruments et tâches prestigieuses, qui permettent d'abattre une grande quantité de travail pour un moindre effort. S'il y a bien une hiérarchie, la spécialisation n'est pas encore mise en place puisque les instruments changent sans cesse. La hiérarchie est antérieure à la spécialisation.

Une organisation verticale (maître -apprenti - petite main) apparaît ainsi dès l'artisanat, elle n'est prolongée par une organisation horizontale (spécialisations des compétences) qu'avec l'industrie. Cette organisation est cependant très fugace et n'apparaît, en filigrane, que dans les jeux de pouvoir présidant à la prise de tel ou tel instrument. En aucun cas on ne la

trouve couchée sur le papier. Elle n'existe et n'est portée à la conscience des piroguiers que dans l'action où elle est réactivée. Elle s'efface au contraire dès que celle-ci est stoppée. Ainsi les retours vers le village sont marqués par une désorganisation du groupe de travail : on peut à nouveau se départir de son statut lié à l'activité et ce sont les statuts généraux qui prennent le relais. La valorisation en tant que piroguier s'estompe et l'on est à nouveau jugé selon son âge, son sexe, son clan, sa force physique. Plus tard, quand un nouveau groupe de travail se constituera pour aller chasser ou pêcher, une nouvelle hiérarchie s'imposera. On peut ainsi être un piètre piroguier et un excellent chasseur. Avec ceci, cependant, que les statuts particuliers à une activité sont encadrés par les statuts généraux. Ainsi les vieux sont plus souvent ceux qui occupent le haut des hiérarchies techniques. Et, dans tous les cas, l'identification à une activité en particulier et à la position qu'elle nous confère est bien plus faible que dans les sociétés où les individus se spécialisent. Ici, comme tous pratiquent quasiment tous les métiers pour subvenir à leurs propres besoins, l'identification à une tâche en particulier est très faible. Les Djukas sont moins prisonniers d'un statut particulier que ne le sont les membres des sociétés où le travail est plus divisé. En se spécialisant et en devenant monoactifs, les occidentaux sont en effet absorbés par le statut particulier lié à leur activité. Ce qui n'est pas le cas des Djukas qui peuvent changer de statut en changeant d'activité.

Le trajet en forêt

Mais laissons là ces considérations sur l'identification au travail et rejoignons les piroguiers sur le chemin du village. Il semblerait que, perdus dans nos pensées, nous ayons pris un peu de retard. Si nous pressons un peu le pas, nous devrions pouvoir rattraper la file indienne. Voilà déjà la silhouette du dernier marcheur. Il se retourne et sourit. L'ethnographe rentre dans le rang. Le sol défile sous ses pieds. A l'avant, Mani ouvre la marche. Ses coups de sabre sont ponctués par quelques mots qu'il jette aux autres par-dessus son épaule. Il semble dire qu'il va bientôt pleuvoir. Du fond de la file, l'ethnographe sceptique scrute le ciel : il est tout vert. Cela reste à voir. Nous pressons un peu le pas. Effectivement, quelques minutes plus tard, les premières gouttes viennent conforter l'ethnographe dans sa nouvelle opinion. Puis ce sont des trombes d'eau qui achèvent de le convaincre : il pleut. Et quelle averse ! Tous se sont mis à courir en riant. De grands enfants ces Djukas. L'ethnographe, emporté par le mouvement, glisse malencontreusement sur une feuille de palme et roule dans la boue. Il va falloir qu'il fasse un peu plus attention aux endroits où il pose ses pieds. Comment font-ils, eux, pour courir pieds nus ? Une fois reparti, l'ethnographe balaie

mécaniquement le sol du regard, ciblant et contournant promptement tout objet suspect. Tout d'un coup, deux talons font irruption dans son champ de vision et se rapprochent à vive allure. L'ethnographe s'arrête tout juste en se retenant sur le piroguier qui le précédait. Il semblerait que nous soyons arrivés. En face, l'eau du fleuve est mitraillée par d'énormes gouttes. Au milieu, coincée entre deux racines de palétuviers, la pirogue a presque disparu sous les eaux. Cette pluie diluvienne l'a quasiment faite sombrer ! Il va falloir écoper. Deux des plus jeunes se jettent à l'eau et s'y affairant. Ils en font déborder une bonne partie par un mouvement de balancier latéral. Puis ils montent dans la pirogue et la dégagent complètement en se servant du plat des pagaies. La pluie, espiègle, est repartie aussi vite qu'elle était arrivée. La plaisanterie est terminée. On s'égoutte et s'essuie les sourires. Quelques bousculades pour monter dans la pirogue. Puis le long trajet de retour. Cette aventure impromptue a renforcé la cohésion du groupe : les regards-sourires se sont multipliés comme une myriade de gouttelettes. Pour s'éclaircir ensuite avec la pluie qui cessait. Et chacun s'isole maintenant en rêvassant dans la pirogue. L'ethnographe a la sensation que ce trajet a complété de manière surprenante l'image qu'il se faisait de la forêt. Ses premières impressions avaient en effet été dictées par des exotismes attendus : colibris, toucans, serpents, arbres géants, lianes. Puis ce sentiment d'étrangeté et d'oppression : l'Enfer Vert que décrivait Jules Crévaux. Ensuite, chaque trajet a apporté quelques nouveautés : tel jour cette sorte de feuille d'égantier de format A4, tel autre l'attention aux différents types de palmiers. Puis on ne remarque plus rien, on s'habitue. Deux jours auparavant l'ethnographe avait complété sa carte mentale des lieux en aventurant ses orteils dénudés sur quelques mètres après avoir débarqué. Comme toute la végétation pourrit directement sur le sol, marcher pied nus ne relève pas de la folle témérité. La vase rend même l'opération sensuelle. Une mauvaise épine de palme avait tout de même calmé les ardeurs lubriques de l'ethnographe qui s'était rapidement rechaussé. Il en avait tout de même retiré une sorte de précision supplémentaire touchant à l'état des sols pour sa carte mentale. Et aujourd'hui voilà que cette averse soudaine permet de compléter le tableau. Non content de pouvoir se représenter le chemin selon ses parties plus ou moins tranchantes, voilà que son pied a appris à repérer les zones glissantes. Bientôt, lorsqu'il faudra tirer la coque à dos d'homme, il remarquera que notre promenade quotidienne comporte des zones de fort dénivelé. Ainsi, chaque petite action sur la matière amène son infinité d'ajustements, et ceux-ci une multitude d'images mentales (Bergson, Matière et mémoire). Ensuite, quand l'action cesse et que l'on peut prendre un peu de distance, on assemble les différentes pièces du puzzle pour se constituer une vue d'ensemble. Ainsi, la carte mentale, tableau global qui condense toutes nos perceptions fragmentaires, se construit par à-coups

successifs. On fait en effet l'effort de résumer nos sensations chaque fois qu'on doit les présenter à quelqu'un lors d'une discussion. Ou bien qu'on se les représente au cours d'une réflexion. La pirogue s'approche de la rive. Les cartes sont soigneusement pliées et mises au sec. Chacun en finira le dessin plus tard ; déjà de nouvelles sensations viennent apporter des couleurs supplémentaires.

Une fois sur la rive, Mani vient vers l'ethnographe pour lui annoncer que l'on ne travaillera pas demain : le vendredi est un jour où toute activité en forêt est prohibée. Diverses mésaventures guettent l'inconscient qui s'y risquerait : des fourmis l'empêcheraient de travailler, il pleuvrait très fort comme aujourd'hui. Mis en confiance par cette présentation restant dans les limites de l'occidentalement possible, l'ethnographe lui demande s'il n'aurait pas idée d'une personne pouvant le renseigner convenablement sur l'imaginaire du fleuve et de la forêt. Ce serait en effet un complément intéressant pour son étude. Mani le regarde avec des yeux étonnés. L'ethnographe précise :

- "Tu sais bien, quelqu'un qui pourrait me raconter les histoires des sirènes du fleuve. Ou celle des Bakuus..."

- "...yéyéé... les Bakuus... ils n'existent pas. Hein ?"

Apparemment les Bakuus, démons mythiques introduits par les orpailleurs blancs, existent peut-être encore. Il faudra tenter d'en savoir plus par quelques questions subreptices. Nous entamons la marche vers le village. Les oiseaux gendarmes ont repris de plus belle après l'averse. Enfin, les premières maisons. Nous nous donnons un rendez-vous pour le surlendemain, à 6h30 précises.

Creuser le tronc

Nous voici maintenant de retour dans la forêt. Aujourd'hui nous ne sommes que six : le maître, deux apprentis, trois petites mains. Nous touchons à la fin du dégrossissage. La tronçonneuse fait donc silence et Mani peut entonner quelques chansonnettes africaines stimulantes . Les coups de haches se synchronisent, faisant voler des ballets de copeaux à intervalles réguliers. L'herminette de Banaké orchestre le tout. Les petites mains profitent de l'abondance des outils pour apprendre à se servir de chacun. Ils savent ainsi que, quand la concurrence sera à nouveau féroce, on ne pourra plus leur en interdire l'accès sous des prétextes techniques. Ils apprennent. Ils prennent le coup : au lieu de jeter violemment la hache dans une démonstration de force tant virile qu'inefficace, ils s'essayent à la régularité des petits coups de hache qui s'enfoncent entre les fibres du bois. Ainsi on coince de moins en

moins souvent l'outil par des mouvements brusques et désordonnés. On suit au contraire le fil du bois, en prenant garde à ne pas défaire les noeuds. Et peu à peu s'allonge ainsi un copeau majestueux que l'on décapitera par un petit coup oblique, perpendiculaire à son fil. Il existe plusieurs coups de hache : selon que l'on cherche à dégrossir le tronc ou à en raboter les parois. Le geste est ainsi plus ou moins ample et le levier du manche plus ou moins important. Mais toujours l'impulsion naît dans le ventre, anime les bras et déclenche le mouvement du manche qui va enfoncer le coin dans le fil du bois. Seule la taille du copeau varie. Après, c'est une affaire de régularité entre chaque frappe. Comme toute action (Hall), le coup de hache n'est bien contrôlé que quand on arrive à trouver un rythme permettant d'enchaîner des gestes d'ampleur similaire à intervalles réguliers. Ainsi les apprentis prennent le coup, ils font leur certaines techniques de corps (Mauss, 1996). On peut aussi dire qu'ils se font la main. C'est à dire que celle-ci prend ses marques sur l'instrument. Elle sait où le saisir exactement pour accomplir le geste avec précision. A moins que "se faire la main" ne signifie que l'instrument ne laisse propres ses marques sur la main. La main se ferait, à force d'ampoules, pour convenir à l'instrument exigeant. Cette hache têtue vous résiste ? Soit, vous avez tout le loisir de vous venger de ce manche insolent en affûtant son sourire métallique. Confortablement installé auprès du feu, avec qui vous avez déjà développé quelques affinités techniques, vous séchez la lame contre votre jeans. Puis vous coincez le fer entre vos genoux. Et le limez par petits coups réguliers, de bas en haut, en appuyant fermement. Le coup est facile à prendre. Et la main n'a pas le temps de se faire. Si la douleur persiste, vous pouvez encore prétexter d'avoir quelques notes à prendre et en profiter pour vous éloigner de l'instrument de torture. Pour éviter tout remords, vous pouvez vous rassurer en constatant que l'on décrit bien plus facilement ce qui est vu que ce qui est fait.

Il semblerait en effet que les mots servent d'abord à exprimer des images mentales (Bergson, Les données immédiates de la conscience). Ainsi ce sont les sensations visuelles qui sont le plus facilement exprimables : les sensations tactiles ou la proprioception de tel ou tel geste sont plus difficiles à mettre en mots. Il apparaît déjà que le vocabulaire est plus limité. Et, dans tous les cas, celui qui vous écoute semble vouloir visualiser ("je vois") ce que vous tentez de lui dire avant d'essayer de le ressentir. Il semblerait d'ailleurs que l'on soit obligé de re-sentir ; alors que l'on peut voir sans avoir vu, juste en imaginant, en imageant des mots. Dans tous les cas, en matière de gestes comme ailleurs, on ne peut que pester contre des mots qui coupent, découpent, une réalité qui est mouvement continu, élan ininterrompu (Bergson, L'évolution créatrice). Le mouvement est donc recomposé, par juxtaposition de petites images immobiles. De cette prédominance de la vue il découle que l'observateur ne

paraît pas obligé de manier les instruments pour pouvoir les décrire. Il est bien plus à l'aise à observer, stylo en main, la scène depuis l'extérieur. Le maniement des instruments sert toutefois à se donner une certaine légitimité dans le groupe. En s'emparant des outils -fut-ce maladroitement, en adoptant les mêmes postures de travail, on fait l'effort de s'intégrer. Et puis cela permet d'avoir les mêmes points de vue : on ne donne pas un aperçu extérieur du groupe de travail, on décrit directement ce qui est vu par les travailleurs.

Mais peut-être est-ce abuser dans un trop grand sens du détail. Le savoir des petites mains, celui des gestes qui s'apprennent, reste prisonnier de l'infime. Ce qu'attend le lecteur est sans doute une vue générale des opérations, un plan d'ensemble résumant les étapes de la construction. C'est là un savoir de maître. Au-delà du raffinement croissant des instruments, copeaux et sons, quelles ont été les principales étapes de la coupe ? Comment se lisent-elles directement sur le tronc ?

Les étapes de la coupe

Soit un cylindre de bois d'à peu près un mètre de diamètre pour une quinzaine de mètres de longueur –cf les huit premières étapes de notre schéma en fin de texte. Quatre premiers passages à la tronçonneuse permettent de détacher quatre épaisses lamelles sur toute sa longueur, transformant ainsi le cylindre premier en un hexagone en trois dimensions. Mais ramenons le tout sur le plan d'une coupe perpendiculaire au fil du bois. Nous ne conserverons, pour simplifier, que deux dimensions. Ainsi donc, nous voilà face à un hexagone. Deux passages à la tronçonneuse permettent de découper un triangle s'enfonçant dans l'arrête du sommet. Puis le vide triangulaire est approfondi et élargi : on y enfonce la tronçonneuse à la verticale pour creuser d'énormes copeaux que l'on détachera à coups de hache : cinq ou six passages sont ici nécessaires. Enfin, quand le fond est assez profond, trois ou quatre passages à l'herminette permettent de l'aplanir. La houe tordue servira à en incurver les parois intérieures. Nous voilà donc, après deux semaines de travail, face à un hexagone ouvert sur son sommet et présentant une large cavité circulaire en son sein. Les angles extérieurs de l'hexagone sont rapidement adoucis à la hache (un ou deux passages). Voici donc notre figure transformée en un anneau dont on aurait ôté la partie supérieure : un fer à cheval. L'épaisseur de la coque est bien sûr régulièrement vérifiée selon une technique ancestrale : le spécialiste appose ses deux poings fermés de part et d'autre de la paroi. Cela lui permet d'avoir une idée, disons un ordre de grandeur, de l'épaisseur du bois. La coque sera de toute façon retravaillée

lors du brûlage. Il s'agit pour l'instant de dégrossir le tronc avant de le tirer jusqu'au village. C'est une tâche ingrate qui occupe la moitié du temps de construction.

Notons ici qu'une présentation concise des découpes successives ne m'a jamais été donnée par les travailleurs -un seul a résumé le processus, mais il se différenciait des autres pour avoir passé un BTS en métropole et être passionné par les maquettes de pirogue. Il semblerait en effet que la présentation abrégée des différentes étapes relève de préoccupations purement graphiques (Goody,1998). C'est parce que l'on se préoccupe de faire tenir l'ensemble de la construction sur un petit cahier que l'on est amené à imaginer de tels raccourcis. Au fond, le maître n'a jamais à se faire un résumé mental des opérations pour les présenter à quelqu'un d'autre : celui-ci n'a qu'à venir avec lui et il verra bien. Et s'il en a le souci, c'est alors uniquement pour une connaissance personnelle de ses propres gestes. Il peut alors s'imaginer le processus en accéléré, mais il n'a en aucun cas l'obligation de passer de ce film à un récit, des images aux mots. Ainsi l'ethno-graphie dénature-t-elle ce qu'elle observe par le simple fait qu'elle met par écrit de ce qui ne l'a jamais été. Et qu'elle peut par là même forcer des discours qui n'ont jamais eu à exister.

Mais ce serait faire injure aux Djukas que d'affirmer péremptoirement qu'ils n'ont aucune représentation d'ensemble de leur activité, qu'ils n'ont aucune tendance à la construction d'une vision générale. Les différences de propension à l'abstraction sont sans doute plus individuelles que sociétales -même si certaines sociétés facilitent ces propensions en donnant l'instrument de l'écrit. Comment donc se construit une représentation générale de l'activité "construction de pirogue" ?

Comme en ce qui concerne le tracé des cartes mentales de la forêt, il semblerait que la matière des représentations soit puisée dans l'activité. Une infinité d'images et de sensations diverses se présentent à nous au fil des problèmes techniques que l'on a à résoudre. Et ce que ce soit au niveau de la saisie de la hache ou bien à celui du plan d'ensemble. Ces milliers de problèmes que l'on se pose pour pouvoir prendre prise sur la matière, problèmes d'un instant puisqu'ils sont vite résolus et absorbés par le mécanisme des habitudes ; ces milliers de problèmes qui sont la condition de l'ajustement de nos gestes, donnent tous lieu à des fragments de perception. Perdus que nous sommes dans l'accomplissement des gestes, l'esprit obnubilé par le seul souci d'efficacité, nous ne cherchons pas à les condenser en une représentation cohérente et générale. Ce n'est que plus tard, lors des phases de repos et de réflexion, que nous puisons dans cette matière foisonnante encore en mémoire pour essayer de construire une vision d'ensemble. Des milles d'aperçus de la journée, nous ne retenons que quelques clichés particulièrement marquants et nous essayons de les assembler selon un film

cohérent. Le choix des clichés est sans doute guidé par les stéréotypes véhiculés par l'ensemble du groupe : on ne retient jamais que ce dont on avait déjà entendu parler et à quoi on s'attendait donc plus ou moins. Ou encore, on mémorise ce que l'on sait être facilement racontable. Ainsi on retient les faits saillants que tous les autres participants auront sans doute relevé ; tels la découverte du tronc perdu en forêt ; tels l'enfilade d'hommes qui frappent à l'unisson sur le tronc.. Quant à la structure qui permet de relier l'ensemble de ces clichés, il ne peut s'agir ici d'un espace abstrait comme dans le cas de la carte mentale de la forêt. On se réfère sans doute plus à un temps qui défile en continu, chaque étape de la construction venant se ranger en son sein. Encore que cette manière d'avancer une ligne de temps abstraite sur laquelle pourraient s'épingler les différents clichés de la construction paraît bien trop occidentale. Au lieu d'un temps abstrait, le maître préfère en effet parler d'un fleuve qui s'écoule. Avant l'enchaînement causal d'idées générales (Descola,1988), avant même l'idée générale, c'est donc la métaphore qui sert à structurer les clichés. Ainsi on ordonne ses visions de l'activité pirogue en les insérant dans un ordre puisé dans un autre pan de notre réalité. C'est au fleuve que l'on fait appel pour bien saisir son écoulement, étape après étape, saut après saut.

Comprendre la vision que le maître a de la construction de pirogue nous renseigne donc souvent sur ses autres activités : il ordonne en effet ses images à partir des autres réalités qu'il connaît. Quand je demanderai à Banaké de me faire don -ou d'échanger- quelques connaissances, il me proposera de me guider sur un territoire inconnu. Là où je croyais qu'il me transmettrait des objets il me proposait de me mener sur un sentier inconnu. La métaphore de l'exploration d'une jungle s'oppose à la métaphore économique : la connaissance-repère est bien différente de la connaissance-objet. L'occidental s'approprie et transmet des savoirs alors que le Djuka les pénètre et les fait découvrir. Et il est révélateur de mettre en perspective ces deux façons de comprendre un même objet : elles trahissent une provenance différente. Plus loin même, ce que l'on apprend sur l'autre en faisant attention aux métaphores dont il se sert pour structurer sa vision, est complété par la polysémie des mots qu'il emploie. On mélange en effet les réalités que l'on traverse, que ce soit au niveau des explications comme à celui des mots. Ainsi, pour désigner un carbet, là où j'employais le mot "cabane", les Businengés préféreraient employer le terme de "maison". Le carbet, ces quatre rondins de bois plantés en terre et coiffés d'une toiture en feuilles de palme, n'a en effet pas le même statut pour celui qui a l'habitude de vivre dans des constructions en dur et celui qui habite traditionnellement ce type d'abri. De même, il n'est pas anodin qu'après cette pratique intensive de la hache et de la houe, mon vocabulaire se soit sensiblement modifié. "Ce coup-ci" est en effet venu remplacé

"cette fois-ci" et l'emploi des expressions "pour le coup" et "du coup" s'est multiplié. L'acte de dénomination autant que celui d'explication trahit ainsi les expériences passées.

Mais revenons à la vision même que l'on peut se faire de la construction des pirogues. Existerait-il une vision neutre, structurée par des métaphores anonymes ne révélant aucune provenance particulière ? C'est bien là l'idéal d'une vision scientifique et objective. C'est aussi ce que l'on a coutume de désigner par le terme d'explication "générale". Qu'est-ce, en effet, qu'une généralité, sinon une métaphore abstraite servant à structurer un certain nombre de clichés ? Mais c'est une métaphore particulière puisqu'on l'a dépouillée de toutes ses qualités sensibles pour ne plus en retenir qu'une seule caractéristique. Ainsi le mot "écoulement" peut servir pour structurer les images de la construction de la pirogue selon la métaphore d'un fleuve. On rapproche alors mentalement l'image du fleuve qui s'écoule, lent, ondulant, impassible, à celle de la pirogue qui se creuse et s'affine dans un mouvement régulier. L'inconvénient est que cette métaphore peut détourner de la réalité que l'on veut désigner en la teignant de qualités qui lui sont étrangères. Ainsi il n'est pas du tout dit que la construction d'une pirogue ait ses période de crues ou encore de redoutables rapides comme le laisse suggérer le courant de l'image qui a tôt fait de nous emporter. Une explication générale permet au contraire de contourner cet écueil puisque l'on ne retiendra plus du mot "écoulement" que l'aspect continu et régulier : on l'abstrait de l'image première pour ne plus en retenir qu'une caractéristique précise. Ainsi la généralité, ou abstraction, naît en abstrayant une qualité bien précise de son image source. La pensée qui use d'explications générales procède ainsi par décontextualisation des principes explicatifs. Ceux-ci sont dépouillés de toute la complexité d'une image et l'on ne retient plus qu'un seul élément : il est abstrait parce qu'il a été abstrait de son contexte. Et il est normal, comme le remarque Goody (1998), que cette tendance à l'abstraction, à la décontextualisation, soit facilitée par l'existence de textes. Les textes figent en effet les images évanescents, ce qui permet d'isoler ensuite la caractéristique souhaitée.

Ainsi donc s'élabore une représentation de la construction des pirogues. Chacun extrait du flux des perceptions de la journée un certain nombre de clichés types qu'il ordonne selon une métaphore ou une généralité. Comment les différentes représentations individuelles s'accordent-elles ? Le groupe en son ensemble véhicule-t-il de multiples images clichés qui sont reprises par chacun pour ordonner le flux de ses perceptions (Kapferer, 1995) ? Existe-t-il une hiérarchie qui permet à certains d'imposer légitimement leur propre vision (Stoezel) ? Ce serait par exemple le cas des jeunes qui répètent les mots du maître et essaient d'en retrouver les images dans leur propre activité. Cette harmonisation des différentes représentations est

tout de même difficile à observer directement. Il faudrait en effet pouvoir suivre l'apprentissage d'un Businengé et le détail des représentations qu'il se fait.

La description est par contre plus facile à mener si l'on s'attache à l'élaboration d'une vision du groupe de travail plutôt que celle de l'activité directement. En effet, l'élaboration des représentations sociales procède du même mécanisme que celle des représentations physiques. Ainsi, au cours des interactions avec un individu, on saisit des fragments épars de sa personnalité. Puis, de temps à autre, on peut prendre un peu de distance pour se représenter la personnalité en son ensemble. On fait alors appel à des stéréotypes pour essayer de faire coïncider les différents fragments avec un type de personnalité que l'on a déjà en tête². Nous avons vu comment une représentation de l'activité pouvait concerner aussi bien le coup de hache que le plan d'ensemble de la construction. Il en va de même en matière de représentations sociales : on peut s'attarder sur la personnalité des individus comme sur la structure du groupe en son ensemble. Et c'est ici que l'harmonisation des représentations peut être décrite puisqu'elle est matérialisée. Chacun élabore en effet quelques représentations à partir des différents aperçus qu'il a eu du groupe au travail et d'un ordre puisé dans ses expériences passées (structure familiale, structure du groupe de chasse,...) ou dans l'inconscient du groupe (ce qu'il a entendu dire d'un groupe de travail). Mais ces visions du groupe sont ensuite directement appliquées à la réalité et sont donc immédiatement obligées de s'harmoniser pour que le travail puisse être mené à bien. C'est ce que l'on va pouvoir constater lors de la journée du tirage du tronc.

Tirer le tronc jusqu'au village

La journée au cours de laquelle le tronc est ramené au village est une journée exceptionnelle. On a creusé, la veille, un tunnel végétal rectiligne jusqu'au bras de fleuve le plus proche. On a tapissé ce tunnel éphémère de rondins de bois espacés de cinq ou six mètres. Il ne nous reste plus qu'à tirer le tronc évidé au moyen de cordes pour qu'elle glisse

² A cette représentation qu'un individu peut se faire de la personnalité d'autrui répond la notion de personnalité en soi. On peut en effet voir la personnalité comme l'actualisation, dans une situation donnée, d'un certain nombre de modèles humains que l'on a croisés dans son passé. Ainsi l'individu se forge un certain nombre de traits de personnalité potentiels en prenant pour modèle des individus qu'il rencontre. Puis il peut actualiser ces traits dans une situation (une activité, une relation sociale). Dans les limites, toutefois, de la compatibilité respective des différents traits qu'il voudrait exprimer. Et surtout des possibilités ouvertes par la situation : les individus présents peuvent interdire ou au contraire reconnaître et encourager tel ou tel trait de personnalité selon leur réaction aux comportements associés. Ces *renforcements*, tant psycho-cognitifs que psycho-sociaux, permettant alors de bien faire le lien entre la personnalité en soi que développe un individu et les représentations que s'en constituent ses acolytes. (Les apports théoriques d'Henri Wallon (1976) éclairent ainsi la notion de personnalité sur laquelle insistait Ralph Linton et le courant américain Culture et Personnalité).

sur ces rondins. Il faudra, pour cela, au moins une vingtaine d'hommes. Ce sont donc tous les jeunes du village qui sont appelés à venir donner le coup de rein. Pour les faire venir il a fallu organiser une petite fête : ce sera un festin de haricots rouges et la bière coulera à flots.

Nous voici donc partis de bon matin, une bonne vingtaine. Les enfants sont un peu excités à l'idée de cette journée de fête dans les bois. Un peu turbulents aussi. Les premiers signes d'indiscipline apparaissent quand il faut répartir le matériel à porter jusqu'au tronc - nourriture, corde, caisses de bières... C'est à qui en portera le moins. Alors, pour freiner les plus habiles, une distribution est organisée : à chacun selon sa force physique. Puis l'on se met en chemin. Les adultes encadrent les enfants en marchant en tête et en queue de la file indienne. Le rangement humain se précise ensuite lorsque l'on monte dans la pirogue. A l'arrière et à l'avant, assis sur les rebords de l'embarcation, les plus âgés. Puis, toujours aux extrémités mais assis sur les banquettes, quelques petites mains et un ethnographe. Alignés par deux, au centre, les enfants. Ils chahutent un peu. Mais les rebords sont élevés et on peut les contenir. Comme chacun a beaucoup de temps pour se faire une idée du groupe, les coups d'oeils respectifs se multiplient. On cherche à deviner qui fait quoi, on se cherche. Mais ces constructions mentales sont bâties sur du vide : on peut difficilement anticiper sur des rôles qu'on n'a jamais vu. Alors on s'appuie sur le rangement de la pirogue pour se faire une idée générale de qui commande. L'ethnographe est regardé comme l'élément difficile à saisir : on le sonde. Il a certes un cahier comme les gens de l'école. Mais il s'en sert de coussin et écrit vraiment très mal. C'est suspect. Il navigue donc en eaux troubles. Il s'applique à toujours bien se placer dans tous les rangements humains successifs. Il faut éviter le moindre écart -fut-ce mettre le doigt sur une épine- qui entraînerait un rire-sanction immédiat (Barley). L'effort doit être fait puisque sa place ne coule pas de source. Mais voici que l'on met pied à terre. Les plus malins entament les ultimes négociations pour se débarrasser de leur charge. Puis on repart, dans l'ordre. Voici déjà le tronc.

Un peu de travail a été laissé pour cette fin de matinée. Sans doute pour présenter la construction d'une pirogue aux enfants. Alors, chacun se met à sa place et joue pleinement son rôle. Dans la plus grande harmonie, le maître commande, les hacheurs hachent, les balayeurs balayent. L'ethnographe pose plus de question qu'à l'accoutumé et on lui répond avec plus d'entrain. Un grand-père venu pour l'occasion profère même quelques incantations pour bénir la pirogue. Il va vérifier l'épaisseur de la coque pour s'assurer du travail. Il faut qu'il montre à tous qu'il est celui qui sait. Il s'agit, pour chaque acteur, de bien faire comprendre sa fonction au groupe d'enfants spectateurs. Chacun travaille donc ardemment, pas tant pour construire que pour montrer. On fait en se sachant regardé, ce qui donne une très nette impression

théâtrale. Il n'est plus du tout question de calculer. Les rôles ne sont pas négociés selon l'arbitrage fatigue-prestige. Chacun reste bien à sa place et fait ce qu'il a à faire.

A peine une demi heure de zèle intensif et tous suent à grosses gouttes. Les enfants, remplis de bière, semblent avoir compris qui est qui. Le repas peut donc être pris de manière un peu plus détendue : on se regroupe par grappes de statut équivalent. L'ethnographe, qui a le malheur d'avoir plutôt l'âge des enfants (16-25 ans), a le bonheur de voir sa fonction cataloguée dans celle des adultes. La bière n'est donc pas obligatoire. Puis vient l'heure du départ. Un épais rondin de bois est calé en travers de la pirogue, au niveau de la proue. On y amarre une solide corde. Le groupe vient enfin se ranger le long de cette corde : au plus près du tronc, les apprentis ; puis les petites mains et ethnographes ; suivis de près par les jeunes les plus chahuteurs ; et enfin les enfants du bout de la corde rangés par ordre de taille décroissante. Le maître et un apprenti pousseront latéralement la pirogue au niveau de la proue pour pouvoir l'orienter. Le grand-père indiquera la direction à suivre -c'est tout droit- depuis l'arrière de la pirogue. Il fera de temps à autres levier avec un rondin pour soulever la poupe. Ceci est très spectaculaire mais ne fait guère avancer l'embarcation. Peu importe, cette place stratégique lui assure une très grande visibilité dans ce qui peu être pris pour un poste de commandement.

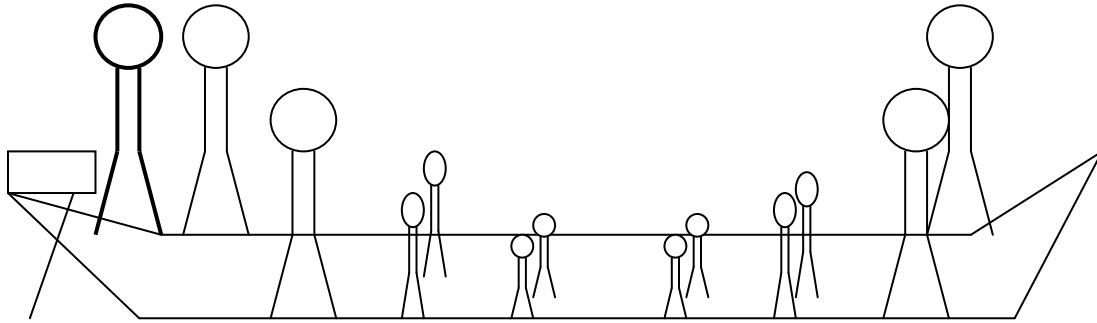
Le groupe ainsi rangé, on met en branle la coque. Les cris viennent scander l'effort collectif : on rage en chœur, avance de dix mètres, puis s'arrête pour souffler. Des apprentis motivent la troupe : ils font monter la pression par quelques chants où l'on doit répondre à l'unisson. Et tous lancent leur corps en avant, emmenant le tronc sur une dizaine de mètres supplémentaires. Et on recommence. Effort après effort, de nouvelles sensations sont inconsciemment emmagasinées. Elles serviront, plus tard, à compléter nos cartes mentales des lieux. C'est que le léger dénivelé ascendant se fait beaucoup plus sentir ! On se hisse ainsi au sommet d'une petite colline. Et voici une longue pause. Les commentaires vont bon train, tous discutent la trajectoire. La colline n'a pas été contournée car une pirogue d'une quinzaine de mètres de long n'est pas chose aisément maniable : une trajectoire rectiligne reste le plus pratique. Même s'il faut faire l'effort de gravir la colline. Quelques plaisanteries sur le parcours à venir clôturent le débat. L'ethnographe rit de bon cœur, sans trop comprendre de quoi il retourne. Voici donc que nous entamons la descente, un peu plus abrupte que la côte. Un violent coup de rein collectif fait bondir le tronc. Tout d'un coup, celui-ci ne semble plus avoir besoin de personne pour continuer son chemin. Il dévale la pente dans un grand craquement, arrachant lianes et arbustes sur son passage. Devant, c'est la débandade : c'est qu'il s'agit de ne pas se faire rattraper par le bélier ainsi lancé. On court donc à toutes jambes,

plusieurs préférant même se jeter dans le taillis touffus du tunnel. La pirogue s'échoue finalement contre un tronc en contre-bas. Heureusement, elle n'a rien. Nous non plus. Certains, moins blancs que les autres, rient même aux éclats. Le groupe se range à nouveau le long de la corde et l'on repart. Nous ne sommes de toute façon plus très loin : une quinzaine de saccades amèneront la pirogue jusqu'à la rive. Les premiers de la cordée s'enfoncent dans le fleuve jusqu'à la taille pour achever de tirer le tronc. Puis tous se jettent à l'eau pour se rafraîchir. Les hurras fusent de toutes parts, on se félicite mutuellement. Puis les enfants se sèchent et retournent vite chercher quelques bières supplémentaires. Le maître et deux apprentis remorqueront le tronc jusqu'au village, en l'amarrant derrière une pirogue motorisée. Le reste de la troupe, une fois les enfants de retour, suit leur sillage vers le village. Dans la pirogue, chacun a ainsi tout le temps de souffler et de se forger à nouveau une représentation du groupe. Mais avec, ce coup-ci, le matériau nécessaire : chacun a en tête plusieurs images du groupe de travail et peut les ordonner selon ses schèmes explicatifs, qu'il s'agisse d'une métaphore ou d'une généralité. Et ici les différentes représentations s'harmonisent automatiquement autour des divers rangements qui ont marqué le groupe : lors des marches, des trajets en pirogue, du repas, de la tirée du tronc. Ces rangements humains étaient flagrants, tous les ont donc remarqué. Et au cas où un membre du groupe s'y méprendrait, tout écart était sanctionné par un éclat de voix réprobateur. On ne peut que tenir compte de ces rangements humains lors de l'élaboration de ses représentations. Et toutes s'harmonisent de la sorte.

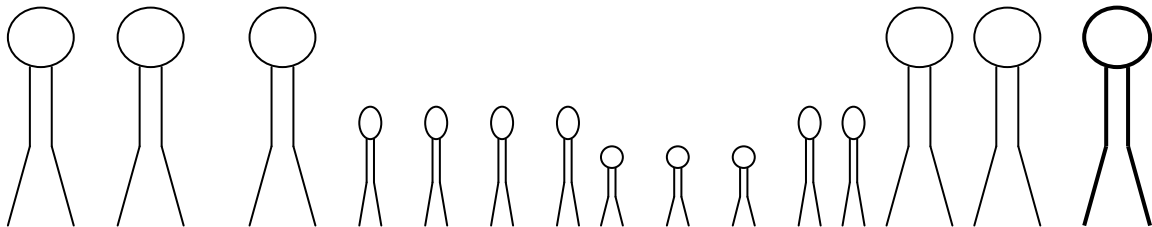
Pour nous résumer, les représentations du groupe de travail se manifestent dans des rangements humains qui les contraignent à l'harmonie -l'ajustement se faisant par correction verbale des déviants. Ces représentations du groupe de travail s'opposent ainsi aux représentations de l'activité de construction d'une pirogue. Celles-ci peuvent en effet être plus personnelles et donc divergentes. De fait, seule la représentation du maître sera matérialisée dans la pirogue construite. Les autres travailleurs sont plus ou moins libres de se faire leur propre idée, comme ils sont libres de se représenter l'environnement de la pirogue (forêt, sentier, fleuve...) comme bon leur semble. Les représentations du groupe s'opposent ainsi aux représentations du monde en ce que les premières se matérialisent immédiatement. Et cette matérialisation force l'harmonisation des visions de chacun. Nous verrons, plus avant dans la construction de notre pirogue, combien ceci peut être flagrant dans la vision que le groupe de travail peut porter sur des éléments humains extérieurs.

Quelques rangements humains

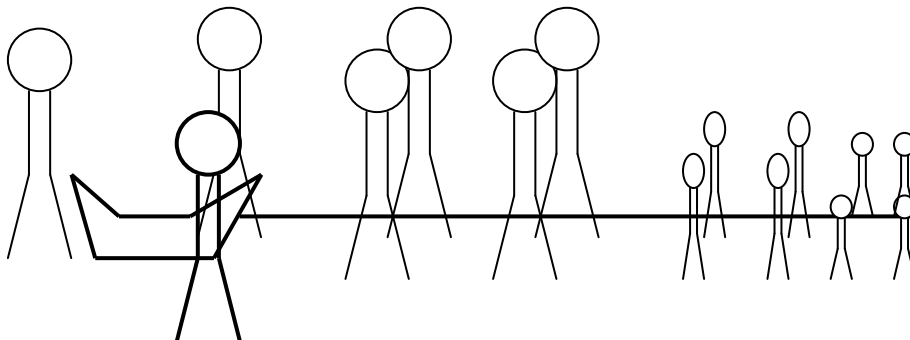
La matérialisation de l'ordre social : un point d'appui pour l'harmonisation des représentations individuelles



Le trajet en pirogue : le maître pilote, les adultes assis sur les rebords encadrent les enfants assis au centre et au fond de la pirogue.



La marche en forêt est ouverte par le maître et encadrée par les adultes



La traction de la pirogue : le vieux pirogquier indique le chemin depuis l'arrière, le maître et un apprenti la dirigent par des poussées latérales à l'avant, les apprentis et petites mains sont en tête de corde, puis viennent les enfants qui se rangent par ordre de taille décroissant

Raboter la coque

Le soleil se lève et nous retrouvons la pirogue sous un autre jour, plantée dans un tout autre décor. Elle a en effet été tirée sur le sable et se retrouve maintenant au milieu de ses semblables. Toutes, plus ou moins vétustes, plus ou moins à l'abandon, jonchent les berges du fleuve. On les a mises en cale sur des bidons d'essence vides et elles attendent patiemment qu'on veuille bien leur porter l'attention de quelques réparations. Ainsi on retrouve la même écologie que dans la forêt : les embarcations les plus vieilles pourrissent à même le sol et servent de terreau pour les plus jeunes. On y puise en effet les pièces nécessaires à la construction des nouvelles pirogues. Tout se recycle. Le cimetière des pirogues se confond avec le chantier de construction. C'est aussi un lieu de vie pour les piroguiers. Juste en face, en effet, se trouve le petit port des pirogues. Une quinzaine d'esquifs sont amarrés à de solides piquets fichés dans la vase. Ils ondulent au gré des courants du Maroni. Les hommes suent sous le soleil pour y embarquer d'énormes bidons. Ils les roulent sur le sable pour les amener jusqu'aux pirogues. Entre deux chargements, ils viennent se reposer et discuter sous les carbets qui abritent les pirogues en réparation. Au loin, tout près de l'horizon, se trouve Albina. Cette ville du Surinam est en permanence reliée à la Guyane : on peut toujours discerner trois ou quatre petites brindilles qui glissent sur les eaux du fleuve. Ce sont les passeurs qui transportent passagers et marchandises entre les deux rives.

Voici donc un tout autre décor que la verte ceinture qui oppressait hier encore le groupe des piroguiers. Et à ce nouveau décor il faut associer un jeu d'acteurs bien différent. C'est une toute autre scène qui va être jouée. La première chose qui frappe le spectateur attentif est tout d'abord la diversité des personnes présentes sur le lieu de travail. Aux côtés de la nôtre, trois pirogues sont en construction ou réparation. Chacune a son maître piroguier, le responsable des travaux. Entre ces embarcations, une trentaine de jeunes et apprentis circulent et travaillent plus ou moins régulièrement. Parmi eux on trouve des enfants et des vieillards, disons de 7 à 77 ans. Ces derniers ne travaillent pas mais sont présents : ils jouent ou commentent avec ardeur l'activité des autres. Enfin, non loin, plusieurs groupes de femmes passent quotidiennement pour aller laver le linge dans le fleuve. Bien que les temps de travail sont nettement moins segmentés que dans nos sociétés (Descola, 1986, p365), elles ne se mêlent que rarement aux piroguiers : il leur faudrait un prétexte solide. Elles ont ainsi leur propre chemin invisible qui court le long des berges exigües. Et elles ne le quittent jamais pour emprunter ceux -non moins invisibles- des hommes. Chaque groupe à ses propres

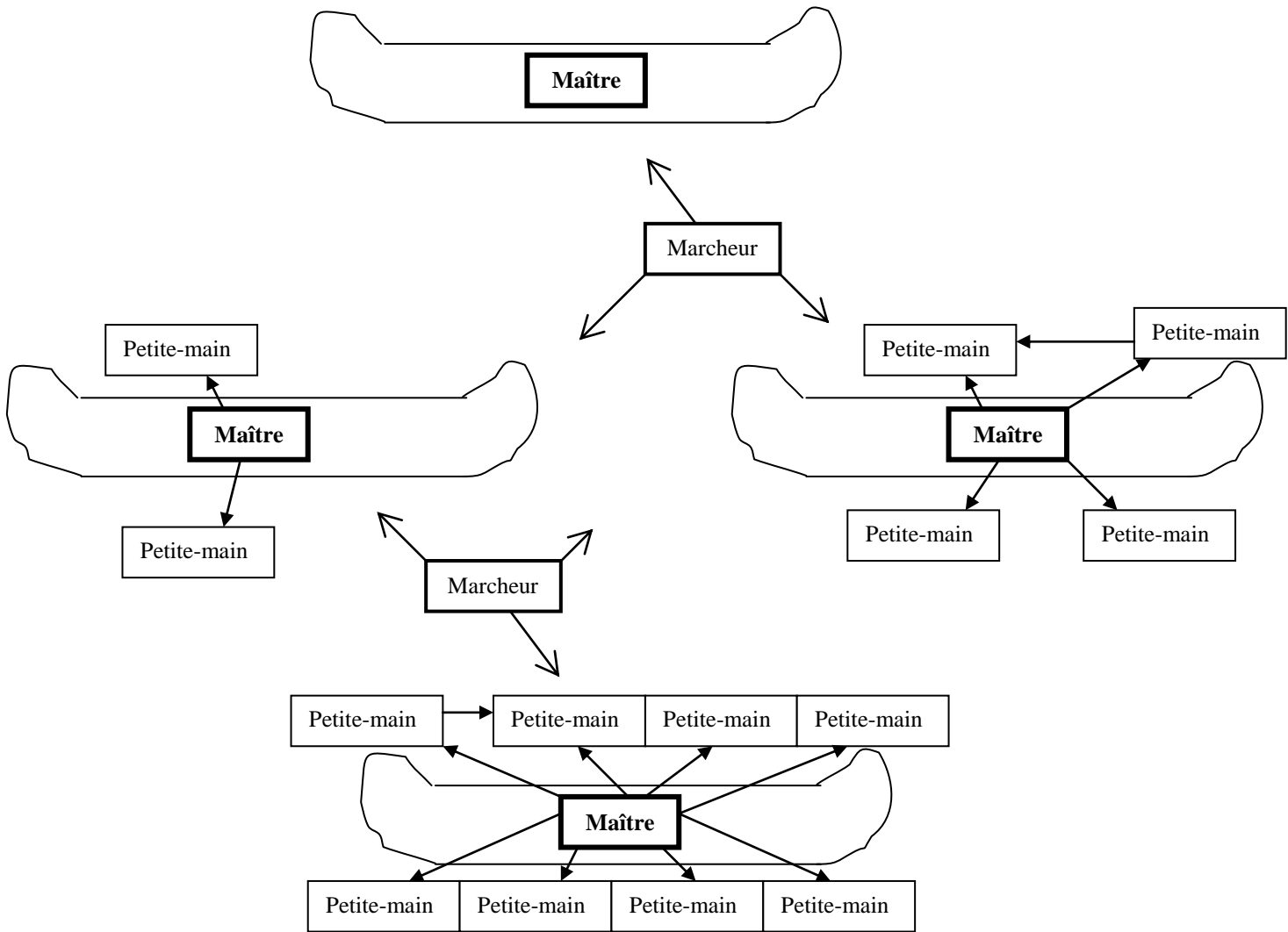
activités et ses propres itinéraires habituels. Les femmes participent toutefois indirectement à la vie des piroguiers puisqu'ils les détaillent, les commentent, voire les hêlent depuis l'ombre du carbet. Mais ce n'est là qu'une activité annexe -du moins pour les maîtres piroguiers. Laissons donc les figurants pour nous centrer sur les acteurs et l'activité principale : la construction.

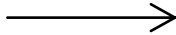
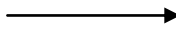
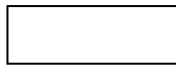
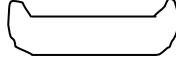
Construire la pirogue au village, c'est d'abord rester à l'ombre du carbet et discuter entre hommes, toutes générations confondues. Certains sont assis sur la proue ou la poupe de la pirogue, ils dominent le chantier. D'autres sont assis au milieu de l'esquif, alignés sur des planchettes. Les derniers sont assis tout le long, sur des bancs. Au milieu, un seul homme est debout et travaille : le maître piroguier. Il s'arrête cependant fréquemment pour participer aux commentaires. On discute donc beaucoup, énormément. Les journées s'étirent de six à dix-sept heures mais, si l'on retranche les temps de pause, il faut bien compter quatre heures de plein travail. Le rythme est dépendant du statut des travailleurs : le maître piroguier est celui qui travaille le plus. Les apprentis et petites mains, qui ont maintenant tendance à se confondre, font par contre preuve d'une indolence notoire. On essaie toujours d'apporter un poste de musique pour agrémenter les discussions. Ce qui permet aux enfants de danser en se déhanchant sur les rythmes africains. Et puis il reste les baignades dans le Maroni pour se rafraîchir durant les heures les plus chaudes. L'activité des jeunes et apprentis est donc bien plus faible que lors du travail en forêt. Elle est foncièrement dépendante des tâches où tous doivent se mobiliser : récolte et pause des feuilles de palmes pour construire le carbet le premier jour; dégagement des pirogues avoisinantes pour libérer un espace de travail. Dans ces cas-là, on participe de bon coeur : l'effort collectif n'épargne personne. Sauf le maître qui le dirige. L'ordre des travailleurs est ainsi momentanément inversé : pour une fois c'est le maître qui regarde les apprentis à l'oeuvre. Par contre, sitôt que l'on en revient aux activités plus techniques de découpe, les jeunes reviennent à leur place de spectateurs-commentateurs. Les coups de mains se font bien plus rares et le statut d'apprenti semble avoir disparu. Comment expliquer cet état de fait ?

Reprenons notre description en regardant de manière plus attentive les travailleurs. On peut compter, en une matinée, une trentaine de personnes qui seront passées en tout aux abords de la pirogue. Elles peuvent venir pour discuter, demander un outil, un conseil au maître, ou encore remettre une cafetière pour un tel -nous sommes en face du village. Toutes ces personnes respectent cependant les mêmes règles d'entrée et de sortie dans le groupe : salutations adressées directement à l'ensemble des travailleurs pour les plus intégrées, salutations successives à chacun (serrage de main accompagné d'un "Miday" enjoué) ou enfin

salutations adressées à une seule personne pour simplement marquer son arrivée en ce qui concerne les moins intégrées (Bateson Gregory, tome 2). Puis on se met à discuter. Et de temps à autres, pour justifier sa présence ou s'autoriser à prendre un peu d'eau, on donne le coup de main. Ces personnes tournent le plus souvent entre les quatre pirogues en réparation-construction, mais elles ne sont pas pour autant attachées à l'une d'elles en particulier. Même les apprentis auparavant les plus fidèles semblent maintenant s'autoriser de longues absences. Ils vont donner des coups de mains prolongés à d'autres maîtres piroguiers. C'est que Banaké, du fait de la proximité des autres chantiers, n'a plus le monopole des savoirs. Il ne domine plus un lieu de travail unique. Fort de cette diversité des lieux d'apprentissage, les jeunes peuvent ainsi aller au plus offrant, proposant leur coup de main aux maître le moins sévère. Il y a bien sûr des mouvements de masse et les déplacements de telle ou telle bande d'amis. Mais, en fin de compte, il semble bien que ce soit cette situation de concurrence entre les maîtres piroguiers qui ait les plus lourdes conséquences quant à l'organisation du groupe et les aptitudes que chacun doit développer.

Structure du groupe de travail en milieu ouvert



	Possibilités de déplacement des marcheurs : ils vont et viennent entre les pirogues, allant au moins contraignant et au plus offrant.
	Circulation des ordres, la structure à deux niveaux et l'ouverture sur la concurrence diminuent le pouvoir du maître.
	Travailleurs : le maître est responsable d'une pirogue, les petites-mains l'assistent. Les "marcheurs" sont des travailleurs marchant entre les groupes, se mettant ainsi toujours en situation de marché où les maîtres sont en concurrence.
	Les quatre pirogues du port forment un milieu ouvert : aucune barrière ne les sépare.

C'est la logique du déplacement qui domine, il faut savoir aller et venir entre les groupes en maîtrisant les règles d'entrée et de sortie.

En ce qui concerne l'organisation du groupe, il est flagrant que la structure verticale que nous avons noté en forêt s'est largement défaits. La hiérarchie à trois niveaux n'a plus vraiment le temps de se mettre en place : l'accès habituellement limité aux outils prestigieux est ici faussé par la disponibilité d'autres outils sur des pirogues concurrentes. On n'est donc moins tenté de se chamailler pour obtenir ce qui est maintenant abondant -et qui perd ainsi beaucoup de son intérêt en tant que signe distinctif. Enfin et surtout, la plus grande technicité du travail de finition rend plus difficile l'intervention des apprentis. Etant, en quelque sorte, au chômage technique, les apprentis sont condamnés à attendre aux côtés des petites mains. Ils se confondent. Tous interviennent ponctuellement, pour accomplir un travail de gros oeuvre, telle la pose des feuilles de palme ou un retournement de la pirogue. L'espace d'un instant le maître regarde et commande, puis on retourne à la situation normale : les petites mains regardent et commentent. On a ainsi une structure de groupe bien différente : elle ne comporte plus que deux niveaux au lieu de trois (cf schéma 2). Au centre le maître piroguier, à la périphérie, partagés entre les quatre pirogues, des petites mains qui discutent et aident à l'occasion. Entre les pirogues, les individus les plus sociaux se déplacent en quête de sympathies. Cette structure à deux étages diminue ainsi fortement le prestige du maître piroguier : ses ordres ne sont plus relayés et amplifiés par des personnes intermédiaires. Banaké doit au contraire les adresser directement aux membres périphériques, il ne bénéficie plus d'une mise à distance renforçant son autorité. La forêt qui enfermait le groupe en empêchant les allées et venues a disparue. On peut maintenant choisir ses moments de travail et la pirogue sur laquelle on se forme. Ce passage d'un milieu fermé à un milieu ouvert, outre ses conséquences sur le groupe qui se structure différemment, change aussi les logiques individuelles. Ce ne sont en effet plus les mêmes stratégies, ni les mêmes qualités qui sont requises.

Dans un milieu fermé, tel que celui de la forêt, il s'agissait de savoir bien se placer au sein du groupe de travail. On se battait littéralement pour monter dans la hiérarchie du groupe en jouant sur la hiérarchie des outils. Dans un milieu ouvert, tel que celui du port, il s'agit au contraire de savoir se déplacer entre différents groupes de travail. Le maître n'a plus le monopole des savoirs et du pouvoir, il est en concurrence avec d'autres piroguiers. Les jeunes peuvent donc se déplacer pour aller au plus offrant, au moins contraignant. Ce qui appelle des qualités toutes différentes : la maîtrise des règles fixant la hiérarchie du groupe pour pouvoir y monter plus facilement est remplacée par la maîtrise des règles d'entrée et de sortie des groupes pour pouvoir faire jouer la concurrence. En forêt, ceux qui réussissent sont ceux qui savent le mieux saisir l'outil qui traîne au moment opportun ; sur le port, sont avantagés ceux

qui sont les plus ouverts et qui arrivent à entrer en contact facilement. Dans un milieu fermé il est stratégique de critiquer ou affaiblir un collègue piroguier, puisque cela vous valorise indirectement ; dans un milieu ouvert cette opération est totalement inutile puisqu'il y a trop de concurrents qui prendront aussitôt la place de la personne affaiblie. Ainsi il ne sert à rien de rabaisser quelqu'un en prétendant qu'il se sert mal de tel ou tel outil : dans un groupe ouvert cela ne vous fera pas pour autant préférer aux autres. Mieux vaut donc briller par soi-même au lieu de ternir les autres : affirmer que l'on est un bon travailleur suffit amplement pour échanger sa force de travail contre un peu de nourriture. Au-delà de cette différence de stratégie entre la négation des autres et l'affirmation de soi, on peut aussi noter que, dans un milieu fermé, il faut savoir ne pas déplaire à son supérieur hiérarchique sur le long terme - c'est à dire se montrer discipliné ; alors que, dans un milieu ouvert, on est le plus souvent confronté à des égaux qu'il faut pouvoir séduire sur le court terme en mettant en avant ses qualités. La discrétion qui était un atout dans l'un devient un inconvénient dans l'autre. Ainsi tel apprenti, discipliné et timide, se trouve fort dépourvu quand, passant de la forêt au port, il se voit mis de côté faute d'aller de lui-même proposer ses services et faute de savoir se mettre en avant dans les discussions de groupe. C'est qu'il nous faut en effet ajouter que si l'individu se fonde dans le groupe fermé au point de confier à ses supérieurs l'évaluation de sa personne, il doit au contraire, dans un groupe ouvert, faire preuve de confiance en soi et sans cesse repose sans cesse sur une auto-évaluation. Passant en permanence d'un groupe de travail à un autre, les individus s'identifient moins à un seul groupe et relativisent les jugements portés par les différents maîtres. La confiance en soi et la capacité à s'auto-évaluer correctement sont alors plus utiles que le retrait et l'attente du jugement d'autrui. Notre apprenti piroguier qui se retrouve maintenant désespéré à attendre silencieusement sur son banc en sait quelque chose. Un travail patient et laborieux pour être bien placé ne sert que peu dans un milieu ouvert. Il faut au contraire savoir se déplacer perpétuellement pour susciter et saisir toutes les opportunités. Ainsi, du jour au lendemain, les individus à l'aise dans le groupe se retrouvent un peu à l'écart. Et ce sont d'autres types de personnalités qui sont mises en avant.

Voici comment pourrait être résumée cette opposition entre milieu ouvert et milieu fermé :

Milieu fermé versus milieu ouvert

	Milieu fermé	Milieu ouvert
<u>Définition des milieux</u>	Les individus sont prisonniers d'un groupe	Les individus peuvent aller et venir librement entre plusieurs groupes
<u>Caractéristiques des milieux</u>	La hiérarchie du groupe est nette et s'appuie sur des règles précises	Une multitude groupes peu hiérarchisés sont en concurrence
	Le pouvoir des dominants est amplifié par la structure du groupe	Les dominés peuvent mettre les dominants en concurrence et être alors moins victimes de leur pouvoir.
<u>Caractéristiques des individus réussissant dans ces milieux</u>	Maîtrise des règles fixant la hiérarchie du groupe : logique du placement	Maîtrise des règles d'entrée et de sortie des groupes : logique du déplacement
	Evaluation de l'individu par le groupe, défiance quant à son propre jugement	Auto-évaluation de l'individu à partir de signaux donné par différents groupes, confiance en soi.
	Etre discipliné et éviter de déplaire à son supérieur hiérarchique dans le long terme	Etre indiscipliné et plaire aux individus que l'on rencontre furtivement
	Critiquer ses concurrents dominés est utile car on peut espérer prendre leur place ; et peu nuisible puisque le milieu force la cohabitation. La logique négative de dévalorisation d'autrui peu fonctionner.	Critiquer ses concurrents dominés est inutile car ils sont trop nombreux ; et nuisible puisqu'ils s'éloignent immédiatement. La logique affirmative de valorisation de soi est la seule valable.

Observons avec attention un de ces individus à l'aise dans un milieu ouvert pour essayer de mettre à jour leur fonctionnement. Malawi vient de passer près de la pirogue bleue qui est en train d'être repeinte. Il a salué tout le monde d'un air jovial et se dirige maintenant vers l'ombre de notre carbet. Nous l'attendons de pied ferme, assis au bord de la pirogue. A quelques mètres de l'embarcation, il glisse une plaisanterie qui fait rire ceux qui l'observaient et avertit les autres de sa présence. Le maître redresse la tête, Malawi le repère tout de suite et le salue. Puis il continue à badiner avec le groupe en se tournant vers les personnes qui lui renvoient des regards sympathiques. Il pivote ainsi sur lui-même de façon à tourner le dos aux piroguiers qui l'apprécient le moins et pour pouvoir faire face à ceux à qui il parle. Très rapidement se dessine dans son esprit une carte sociale éphémère lui indiquant la position des individus les plus signifiants et leur disposition à son égard. Cette carte sociale comporte des points individuels et les cercles dessinés par les groupes, chacune de ces figures étant colorée de manière positive ou négative selon leur attitude à son encontre. La carte sociale vient ainsi se superposer à la carte des lieux qui indique les ressources et contraintes : soleil, ombre, outils, nourriture... Ce sont ces deux cartes qui lui serviront à s'orienter et à se déplacer dans le groupe. Mais le voici maintenant qui s'approche de la bouteille d'eau d'un pas distrait, tout en continuant à bavarder. Le maître le regarde du coin de l'oeil. Comme le maître figure en surbrillance dans sa carte sociale, Malawi sent tout de suite qu'il est observé et se propose pour un petit coup de hache bénévole. Apparemment, ce n'est pas vraiment le moment. Il continue donc à discuter, changeant d'interlocuteur pour l'occasion. Et voici qu'il se laisse entraîner par ce dernier vers une autre pirogue. Peut-être y trouvera-t-il ce qu'il cherche ? Il se retourne pour saluer l'assemblée immobile. Plusieurs voix lui répondent amicalement. Ce type d'individu, capable d'entrer et de sortir rapidement de tous les groupes de travail, de jongler avec des cartes sociales éphémères, est éminemment valorisé dans un milieu ouvert. Bien plus, en tous cas, que le timide apprenti hier encore si glorieux en forêt.

Le passage d'un groupe de travail fermé par la forêt à un groupe de travail ouvert sur le port a donc conduit à la fois à un changement de la structure du groupe et à la valorisation de personnes bien différentes. Les outils semblent avoir perdu de leur pouvoir : ce sont maintenant les mots et phrases échangés qui sont les plus cruciaux quant à la détermination de la place de chacun. Ceci est du aux plus longs moments passés à discuter. Mais aussi et surtout parce que ce sont ces mots et phrases qui commandent l'entrée et la sortie des individus dans les différents groupes. Ils remplacent donc les outils qui servaient à repérer les individus les plus actifs et les plus valorisés.

Cette moindre importance des outils dans la structuration du groupe de travail ne signifie pas que tout instrument a disparu. Bien au contraire. Le paysage instrumental a continué son mouvement vers plus de finesse et s'est quelque peu diversifié : aux côtés d'une tronçonneuse toujours reine on retrouve deux herminettes courtisanes et une foule de petits marteaux, rabots, scies, mètres et limes. Tous contemplent le travail de finition et s'empressent d'intervenir, dès qu'il le peuvent, pour telle ou telle retouche. Les copeaux se sont fait sciure et tapissent les abords de la pirogue. Ils reposent à l'ombre du carbet, exhalant une fragrance humide qui se mêle à celle du fleuve. Ce doux tableau est cependant froissé par les crissements du bois : on l'entend se plaindre à longueur de journées. On vient en effet de découper une lamelle latérale supplémentaire afin de finir de dégrossir les parois extérieures de la coque. La tronçonneuse a été profondément enfoncée à la verticale et a ouvert deux longues plaies tout le long des bords extérieurs. On a ensuite rapidement arraché les deux lambeaux de bois et voici que l'on s'affaire à raboter l'embarcation. Les outils passent donc trois jours supplémentaires à torturer la pirogue. Ici aussi ils rampent aux abords de l'esquif ; traînant toujours auprès de leur lieu d'usage dans un ordre (désordre ?) pratique. Ils ne regagnent leur seau de rangement qu'à l'heure du départ. Chaque soir ils repartent en effet pour un lieu sûr, à l'abri de quelque hutte. Ils laissent la pirogue, soulagée, prendre une nuit de repos sous les étoiles, dans le clapotis du fleuve.

Tailler les pièces de proue et de poupe

Trois jours après l'avoir ramenée au village, voici venu le moment de poser les pièces de proue et de poupe. Celles-ci ont été découpées dans un tronc d'angélique voisin. Puis on les a rapportées au village et les billots ont été sculptés à la tronçonneuse pour leur donner la forme escomptée. Pour se représenter ces deux pièces on peut considérer un quartier de bois prélevé dans une sphère bien lisse. On arrondit la pointe supérieure de ce quartier. Puis on dégage son centre selon un arc de cercle parallèle à la surface extérieure. Enfin, on découpe une encoche arrondie au niveau de sa base. On obtient ainsi une lamelle rigide et incurvée, que l'on emboîtera puis clouera sur la proue. La poupe est similaire, sauf que l'on creuse à la base de cette lamelle une cavité suffisamment large pour que l'on puisse y glisser un moteur de hors-bord. Avant même de brûler la coque pour pouvoir l'écarter, on pose ainsi les deux pièces de tête et de queue. Ce sont elles qui font toute la personnalité d'une pirogue -entend-on souvent.

Le maître a fait preuve d'un grand savoir faire dans la réalisation de ce travail. Foin des passages laborieux tout le long de la pirogue ! C'est ici un véritable spectacle qui a été mis en place. Tout le groupe s'est même déplacé pour assister à la représentation. Nous avons formé un demi cercle autour de l'artiste. En plein soleil, se pressant les uns contre les autres dans la chaleur et la sueur. Majestueux, il officia pieds nus sur le tapis de sciure. Vêtu d'un simple jogging troué et d'un t-shirt violet, moucheté par les copeaux, il s'est emparé de la tronçonneuse dans un mouvement ample. Le moteur a rugit, regardant féroce le billot de bois qui s'évanouissait déjà dans les volutes de chaleur. Puis un vacarme mécanique et une pluie de copeaux bienfaisante. Et la pièce, sous nos yeux ébahis, s'est peu à peu dégagée. Timide au début, elle a successivement ôté les différentes couches de bois pour se dévoiler dans toute sa nudité. Quelle finesse ! Quelle précision ! L'assistance esbaudie regardait avec admiration le maître devant son oeuvre. Pygmalion pris son enfant par la main pour le placer auprès de la pirogue mère. Quelques ultimes coups de limes afin d'éliminer tout point d'accroche, et il la cala au creux d'un berceau de bois. Il consolida enfin l'amour filial par six clous adroitement plantés : il n'avait pas fallu plus de sept heures pour l'ensemble de l'opération.

Regarder les touristes

Cette étape, plus impressionnante que les autres, attira l'attention de quelques touristes de passage. Ce qui ne manqua pas de susciter des réactions de rejet tout à fait surprenantes. Quand on vit dans un groupe de noirs marrons, les touristes occidentaux sont des gens étranges. Ils n'ont pas de visage (retournant ainsi la réflexion de J. Hurault, 1989). Juste cette blancheur éclatante, voire écarlate. Ils arrivent en général d'un pas timide, n'osant pas passer la frontière dessinée par l'ombre du carbet. Ils veulent assister au spectacle depuis l'extérieur. Obnubilés par le décor de la pirogue, ils en oublient les acteurs et leurs jeux. Ils se postent discrètement et ne disent rien pour ne pas signaler leur présence. Après quelques coups d'oeil furtifs et un ou deux flashes, il s'en repartent aussitôt, chassés par le soleil. Ils auront pris garde à ne pas troubler la scène sacrée par quelques mots de trop -et auront transgressé par là même toutes les règles de sociabilité du groupe. Un touriste moins averti a fait quelques pas de trop. Il est un peu gêné de se retrouver en spectateur pataud, ayant fait irruption au beau milieu d'une scène qu'il ne voulait pas déranger. Plusieurs regards sévères lui reprochent son intrusion malvenue. Il essaie de trouver refuge auprès de l'autre blanc, celui avec un carnet et des lunettes. Mais ce dernier a bien compris qu'il ne fallait pas se montrer trop souriant. Alors

il note à toute allure, enfermé dans son cahier, et attend que cela passe. Et effectivement, comme à l'habitude, le touriste va être chahuté.

Pourquoi ? Après tout, il n'a pas fait grand mal et ne voulait déranger personne. C'est qu'il est structurellement désajusté. Il est blanc alors que les autres sont noirs et ont construit toute leur identité en s'opposant au colon esclavagiste. Et quand bien même on voudrait oublier le passé -ce qui n'est pas toujours le cas, le touriste est riche et en vacances alors qu'ici on est de condition très modeste et au travail. La solidarité mécanique (Durkheim, 2000) ne peut donc jouer puisqu'il ne ressemblent en rien aux Djukas. Et comme il n'occupe pas un rôle déterminé dans l'activité productive, la solidarité organique (Durkheim, opp. cit.) ne peut fonctionner pour compenser leur dissemblance. Voici donc un premier décalage, structurel. Qui plus est, comme il ne maîtrise pas plus le Taki Taki (langue Businengé) que les codes de sociabilité locaux, il ne peut compenser ce décalage structurel par des efforts d'adaptation conjoncturels. Il est difficile de faire mine de s'intégrer quand on ne parle pas la langue et que les moindres mimiques peuvent être mal interprétées. Et puisque, finalement, le touriste moyen n'est souvent pas près à faire preuve d'une humilité absolue, le malentendu ne peut que surgir rapidement. Effectivement, la situation se tend en quelques instants.

Le silence s'est fait quand le touriste maladroit, laissant femme et enfants au soleil, est rentré sous l'ombre du carbet. Quelques regards mauvais auxquels il ne prête pas attention. L'ethnographe le regarde en coin, caché dans son cahier. Et le voilà qui dégaine son Kodak. Quelques mots en Taki Taki de Malawi font rire un petit groupe de jeunes. Puis il continue en français :

- "Ah non Missié ! il faut payer pour prendre photos !"

- "Et comment cela il faut payer ?"

- "Ah oui Missié"

Et l'assemblée de rire de plus belle. Le kodak est rangé. Notre touriste essaie d'échanger quelques mots souriants avec Malawi. Celui-ci se retourne pour parler à un complice. Le touriste se retrouve un peu seul. Il ferait bien de s'éclipser. Parce que Malawi est un être social, et il est donc au centre de nombreux regards. La moquerie, au début localisée, commence déjà à se propager dans tout le groupe. La contagion est particulièrement rapide, chacun ajustant sa propre image du touriste sur celle de Malawi. Les premiers à suivre l'exemple sont les enfants : ils ont l'habitude d'imiter leurs modèles plutôt que de se faire leur propre idée d'une personne. Puis viennent les amis et adultes. Enfin, ceux qui ont manqué la scène sont avertis de la situation par quelques mots rapides en Taki Taki. On ne regarde plus le touriste, on se regarde mutuellement et on se sourit d'un air entendu. Tous pensent peu à

peu la même chose, les représentations s'harmonisent. Il ne reste plus que le principal concerné, esseulé, qui n'a plus aucun regard sur lequel prendre appui. Nous évitons en effet soigneusement de lui offrir un tel soutien salvateur, préférant baisser les yeux sournement, un petit sourire aux lèvres. Que va-t-il se passer ? Quelque espièglerie supplémentaire ? Non. Car le touriste a préféré s'en retourner rejoindre sa famille. Il a bien raison. D'ailleurs nous nous en détournons de même. Seul Malawi et quelques membres actifs de la bande essaient encore de le faire revenir. Puis ils cessent puisqu'il ne répond pas. Le virus moqueur s'est évanoui aussi vite qu'il s'était propagé.

L'exemple de ce touriste, qui est loin d'avoir été la seule victime, permet de bien se faire une idée des processus d'ajustement des représentations. Il ne s'agissait pas ici d'une représentation modelée par accréation de sensations éparses. On n'a pas eu le temps d'assembler différentes perceptions pour reconstituer une vision globale comme c'était le cas pour le sentier forestier ou le groupe de travail. Ou peut être ce processus s'est-il déroulé très rapidement, à partir de quelques impressions à peine ? Il semblerait cependant que l'essentiel ait été adopté par imitation. Non pas que l'on ait accepté instantanément une nouvelle représentation, mais plutôt parce que Malawi a réussi à nous faire réactiver des représentations du touriste blanc qui étaient latentes. Au fond de notre âme sommeillait cette image du touriste dérangeant qu'il faut sanctionner. Et Malawi, en créant une situation adéquate de moquerie, a réveillé notre représentation endormie. Il aurait aussi bien pu la faire surgir par des mots qui auraient avivé les couleurs de l'image assoupie en nous. Mais dans tous les cas, que le réveil soit théâtral ou verbal, on a perçu l'étranger par le filtre de cette représentation plutôt que par une autre. Ainsi les représentations qui sont nées par des actes de synthèse individuels sont ensuite réactivées -ou non- dans des situations de groupe. Elles ne sont pas des objets que l'on s'échange mais des images-filtres qui sont présentes en nous et que l'on peut rappeler, par des jeux d'influence, à tout moment. Les processus d'harmonisation jouent sur cette pluralité des représentations : par imitation, ou pour marquer sa différence, on active celle-ci plutôt que celle-là. Et celles qui sont le plus souvent réactivées perdurent alors que les autres disparaissent selon un processus de sélection mentale (Changeux).

Voici toujours une image, celle du touriste dérangeant, qui s'est trouvée renforcée dans l'esprit de chacun au sortir de cette scène. On commente un peu l'incident qui semble avoir perturbé le groupe. Malawi est pris à parti par un de ses adversaires qui lui reproche son inhospitalité. Le ton monte. Mais on n'a pas le temps d'aller bien loin dans la dispute puisque le maître a besoin de forces vives pour l'aider à mettre la pirogue sur cales. C'est en effet demain que la pirogue sera brûlée. On la surélève donc pour la poser sur des billots

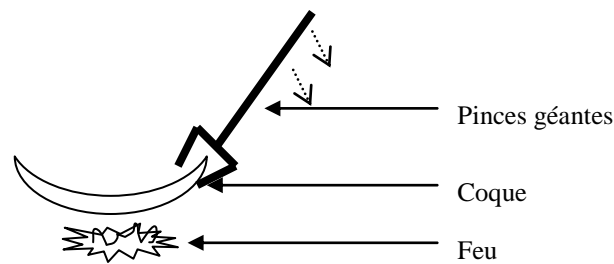
ressemblant à des traverses de chemin de fer. Ceci ne peut se faire qu'au moyen de longues et solides perches en bois. On cale la perche en biais sous la pirogue et on fait levier, deux personnes la relevant d'un commun effort. La pirogue est ainsi rehaussée par quatre perches soulevées par huit hommes : deux perches à l'avant et deux à l'arrière, chaque paire de perches formant un V qui remonte sur bâbord et tribord du tronc. Une fois que la pirogue flotte dans les airs, on glisse les cales dessous et on la repose. Enfin les petites mains détachent les feuilles de palme du carbet et les tassent sous la coque. Elles sont sèches et serviront à allumer le feu demain matin.

Un tel effort commun a permis de ramener de l'ordre dans le groupe qui se disputait un peu après le passage des touristes. Le groupe a recouvré sa santé. La santé est en effet, qu'elle concerne un organisme ou un groupe, moins la capacité à rester longtemps dans un équilibre donné que la capacité à y revenir promptement quand on s'en est écarté. Plutôt que de ne jamais tomber malade, être en bonne santé revient à pouvoir se rétablir rapidement. Plutôt que de toujours bien fonctionner, la santé d'un groupe revient à pouvoir se réorganiser rapidement. Et comme l'organisme affermit sa santé par l'exercice, le groupe durcit la sienne sur ses activités. Chacun, dans l'action, est en effet obligé de vite regagner sa place, de retrouver son rôle (Goffman). Il semblerait alors que notre groupe de piroguier est en bonne santé puisqu'il se restructure facilement après l'incident des touristes. Cette santé étant renforcée par l'exercice quotidien du lever de pirogue.

Brûler la coque

La technique consistant à brûler le tronc creusé pour en écarter les flancs a déjà fait l'objet de plusieurs descriptions. Ainsi André Leroi-Gourhan (1971, p190) expose cette technique du "bois courbé" : "le bois, coupé au moment de la montée de la sève, est exposé à un feu modéré et soumis à une flexion progressive". C'est au moyen de leviers, pinces ou barres solidement ligaturées, que s'effectuent les pressions latérales visant à écarter les rebords.

Torsion de la coque à chaud



On retrouve par ailleurs cette même technique de torsion à chaud chez les amérindiens voisins. Sauf qu'ils emplissent le tronc creusé de sable et qu'ils l'exposent ensuite au soleil ardent. Une approche diffusionniste, basée sur des sources historiques, pourrait permettre d'approfondir ces comparaisons entre les cultures pour comprendre qui a été le premier à utiliser telle ou telle technique et quels ont été les emprunts mutuels -notamment les emprunts aux colons blancs pour tout ce qui concerne la fixation des membrures au moyen de pièces métalliques.

Mais revenons à la pirogue que nous suivons en particulier. Quelques silhouettes s'affairent autour d'elle dans les premières lueurs de l'aube. Pendant que certains balaient les copeaux avoisinants pour les tasser sous le tronc, d'autres enflamment déjà les premières feuilles de palme récupérées la veille sur le carbet. L'ambiance est joviale, les plaisanteries fusent alors que la première flambée vient se refléter dans les yeux enjoués des piroguiers. Puis le soleil fait mine de se lever, il hésite au loin, puis bondit dans l'horizon pour entamer une ascension rapide. Les levers de soleil sont prompts sous l'équateur. Il fait déjà jour quand les premières braises rougeoient. Et la chaleur qui irradie les dos double bientôt celle qui brûle les visages. Mais il n'est pas encore temps de trouver un abri pour se protéger de l'incendie qui se prépare à l'horizon. Tous surveillent le feu. Il lèche déjà la pirogue et il ne faudrait pas qu'il s'emballe pour la dévorer à belles dents. Ici on l'asperge un peu pour calmer son appétit. Là on le pique alors qu'il semble rassasié. Lentement, le bois noirci, craque et s'ouvre devant nous. On l'aide dans son lent mouvement en exerçant quelques pressions avec la pince géante. De temps à autre, il faut éteindre une partie du feu et reprendre à l'herminette une partie plus épaisse qui reste obstinément fermée. Apparemment les mesures faites en apposant les deux poings de part et d'autre des parois, ou en enfonçant des poinçons en travers de la coque pour vérifier la régularité de son épaisseur, n'ont pas suffi. Les derniers ajustements se font au cours de cette ultime épreuve du feu. Au fur et à mesure que la pirogue s'ouvre, les piroguiers

calent des pieux en travers de la coque pour en maintenir les bords écartés. Ces pieux sont enfoncés à coups de marteau et restent ensuite bloqués entre les deux parois.

Ainsi la matinée se passe dans un martèlement incessant. Le paysage s'est complètement transformé. Hier encore il s'agissait de badiner dans la fraîcheur ombragée du carbet et de plaisanter gaiement avec quelque touriste de passage. Mais aujourd'hui personne ne se presse sous le carbet effeuillé. Ce squelette n'offre en effet plus aucune protection contre le soleil dévastateur. Dans cette ossature décharnée gît une pirogue brûlée. Elle est couchée sur le flanc, le ventre ouvert. Reposant sur un tapis de cendres encore fumantes, elle agonise sous les coups du maître. Celui-ci est resté seul pour terminer le travail : tous les hommes ont fui pour trouver refuge auprès d'une ombre voisine. Courbé sous le soleil, il sue en solitaire et se brûle les mains à maintenir la pirogue dans les flammes.

Le combat du maître ne passe cependant pas inaperçu : de loin, plusieurs yeux l'observent attentivement. Un groupe d'enfants du village est en effet venu assister au brûlage de la pirogue. Les plus hardis osent même s'approcher. C'est à qui plongera un bâtonnet dans le feu pour essayer de le tordre le plus rapidement possible. Sans bien sûr le casser. Eux aussi savent faire des pirogues : ils ont déjà fabriqué de petits modèles dans des billots de bois. Ils creusent le billot et le plongent dans le feu pour essayer d'en écarter les rebords. Puis, en grandissant, ils s'essaient à des billots toujours plus importants. Jusqu'à se lancer dans la fabrication d'une pirogue monoplace. Et finalement, avec l'assistance de leurs oncles et voisins, dans la construction d'une grande pirogue.

Le lieu de construction de la pirogue est donc tout en même temps un lieu d'apprentissage. Non pas que le maître transmettrait des connaissances pour que les plus jeunes se les approprient : ceci renvoie bien trop à une métaphore économique qui leur est étrangère. C'est au contraire un lieu d'apprentissage parce que l'on montre aux enfants leur lieu de destination -la pirogue construite- et qu'on leur indique le chemin pour y parvenir. Les gestes et les mots du maître sont en effet autant de signaux indicateurs qui permettent aux enfants de se repérer dans leurs constructions aventureuses. Ils leur permettent de prendre la bonne direction et de retrouver par eux-mêmes les techniques de leurs pères (oncles). C'est donc la métaphore de la jungle qui prévaut : on doit se frayer son propre chemin pour retrouver la trace de ses pères.

Les indications données pour accomplir ce parcours sont de nature bien plus gestuelles que verbales : rares sont les conseils et exemples longuement commentés. Les enfants regardent ceux qui savent faire et tentent de les imiter. Tout au plus une injonction verbale leur interdira un mouvement dangereux. C'est donc un savoir de praticiens bien plus que de

théoriciens (au sens fort donné par Piaget). Plutôt que d'écouter ou de lire, on regarde et essaie. L'oeil est plus actif que l'oreille : on répète silencieusement les mêmes gestes jusqu'à savoir les faire les yeux fermés.

Le maître produit et l'enfant, à ses côtés, tente de reproduire. Avec ceci, cependant, que le maître surveille souvent les conditions de reproduction bien plus que la reproduction en elle-même. Ainsi telle saisie de la hache qui ne convient pas au maître est récréée alors qu'elle sied mieux à l'enfant et qu'elle rend son geste plus efficace. Comme les gestes appartiennent au maître et qu'il les accomplit quand bon lui semble, les enfants doivent se plier à ses exigences lors de leur période d'apprentissage. Le savoir gestuel, comme le savoir oral décrit par Goody (1998), est un savoir circonstancié : on ne peut le détacher de la personne qui le possède. A l'inverse du savoir mis par écrit qui est en libre service et anonymisé, un savoir gestuel rend l'élève dépendant du maître. Celui-ci peut imposer des moments et des rythmes d'apprentissage qui sont étrangers à celui qui apprend. Il peut décider, pour marquer son autorité, de sanctionner abusivement le plus turbulent alors qu'il sera indulgent avec quelqu'un de moins adroit mais plus docile. Bref, il surveille bien plus les conditions de reproduction que la reproduction en elle-même.

Et ces conditions d'apprentissage sont d'autant plus sévères que la culture Businengé semble bien étrangère à ce que l'on évoque habituellement par le terme de "pédagogie". Les plus faibles sont toujours rabaissés : on hurle le prénom des enfants pour leur adresser des ordres. Toujours dans une position inférieure, ils ont droit à moins de nourriture, moins d'attention, moins de respect que tout autre. Dès qu'on peut leur rappeler leur position inférieure par un ordre ou une mauvaise réflexion, on s'y exerce. Ainsi diminués par leurs pères, ils sont sans cesse en concurrence avec leurs pairs. Les camarades sont en effet toujours prêts à s'acharner sur le plus faible pour lui prendre son bien. Plus le faible est humble, plus on l'humiliera ; plus il donne gentiment, plus on lui prendra. Jusqu'au jour où il brise le cercle vicieux en s'imposant par la force. Il écarte alors ses pairs en forçant leur respect et oblige, par quelque coup d'éclat, ses pères à le reconnaître. Ce peut être par une bagarre, une roubardise spectaculaire, ou encore la maîtrise de telle activité d'adulte. Quoi que ce soit qui permette de s'imposer. C'est ainsi la loi de la jungle qui prévaut, la loi du plus fort qui oblige les faibles à disparaître rapidement -ou à se cantonner dans des rôles annexes.

Quelle différence, cependant, avec nos cours de récréation ? La lutte y est pareillement âpre pour gagner de la reconnaissance et quelques billes. Certes, mais ici la loi du plus fort est tout de même exacerbée parmi les enfants. Et elle est de toute façon reproduite et amplifiée par les adultes. Qui plus est, ici on ne joue pas aux billes mais à la pirogue : le jeu n'est pas

une distraction coupée des réalités quotidiennes -quoiqu'il ne l'est jamais comme le démontre R. Caillois (Caillois)- mais bel et bien l'exercice même qui sert à apprendre. On ne joue pas aux billes mais à faire une pirogue "pour de faux". Plus tard, quand on sera grand, on en fera une "pour de vrai". Il n'y a donc aucune rupture entre le jeu et l'activité productive. Le jeu est simplement ici ce qui n'a aucun enjeu réel. Peu importe, au fond, qu'un des petits rompe son bâton ou casse une de ses pirogues-jouets : il s'agit bien de pirogues mais, cette fois-ci et seulement pour ces coups d'essai, l'avenir de leur famille n'en dépend pas.

Les Businengés n'apprennent donc pas, dans une école coupée du reste du monde et sur le mode du sérieux, des connaissances générales qui leur permettront par la suite de se spécialiser dans n'importe quelle voie -et dans une seule. Ils jouent au contraire sur les différents lieux d'activité productive de leurs pères et apprennent par ces jeux à reproduire ce qu'ils voient. On apprend, par la pratique, les divers savoir-faire, sans avoir à se spécialiser. Ainsi le problème de l'adéquation entre la "voie" et la personnalité que pose M. Mead dans Moeurs et Sexualité en Océanie ne se pose pas obligatoirement ici. On est certes polyactif, mais on est de toute façon prisonnier de l'offre limitée des activités productives. Et on doit qui plus est les accomplir quasiment toutes : chacun doit être à la fois piroguier, chasseur, pêcheur... Tout au plus délaissera-t-on une ou deux activités jugées trop déplaisantes, mais en prenant bien garde à ne pas trop multiplier ces abandons au risque de passer pour un "mauvais mari" (ou une "mauvaise femme").

Dans chaque activité ainsi apprise sur le terrain (de jeu), on doit passer par tous les stades : on regarde faire, puis on aide, puis on fait et enfin on sait. Il n'est pas question d'être qualifié de "sachant" par une école, avant même d'avoir fait quoi que ce soit de concret, et d'être positionné comme tel en haut de la hiérarchie de l'activité productive. Les activités artisanales, on l'a vu, ne possèdent qu'un faible nombre de niveaux hiérarchiques et ceux-ci peuvent être gravis par tous. On est loin de l'industrie occidentale où l'activité productive est accomplie par différentes classes de personnes imperméables entre elles -chacune étant recrutée à un niveau de savoir scolaire donné.

Mais pendant que nous parlions voici que le maître a chassé un des galopins qui tournait autour de la pirogue. Il semblerait que ce geste d'énervement soit en partie dû à la fente qui se tortille à l'avant de l'embarcation. Elle nargue surnoisement le maître alors qu'il essaie de la colmater. Qui est cette fente maligne ? Un spectateur inattentif pourrait la confondre avec le reste de la pirogue, la prendre pour une partie légitime de l'esquif. Il n'en est rien. Il s'agit bien au contraire d'une étrangère qui s'est insidieusement faufilée dans l'ouvrage alors que l'on en était aux premiers coups de hache. Elle a surgi, tel un ressort diabolique,

alors qu'un apprenti essaya d'arracher un copeau trop profond. Puis, au fil des passages et des erreurs de coupe, elle s'est agrandie et renforcée, déployant bientôt son sourire démoniaque sur la proue. De ses longues dents en échardes effilées, elle menaçait quiconque s'aventurait à y glisser un doigt. Et elle éclata bientôt de rire alors qu'on tirait le tronc, régurgitant par là même tous les bouts de cartons qu'on l'avait forcé à ingurgiter. Amie de l'ennemie, elle avait même permis à l'eau de s'infiltrer dans le tronc pendant le trajet jusqu'au village. Et voici à présent qu'elle rit et s'ouvre de plus belle, à peine chatouillée alors qu'on essaie de la chasser par le feu. Le maître, rageur, ne peut que s'énerver contre cet intrus capricieuse : elle profite de chaque mouvement pour étirer plus en long son sourire sinueux ! Il ne parviendra finalement pas à s'en défaire lors du brûlage. Elle aura au contraire gagné un peu plus de terrain. Mais pour mieux perdre la bataille par la suite : on masquera par le fer ce rictus immonde en clouant sur chacune de ses lèvres une plaque de tôle galvanisée.

Cette scène étrange, où le maître en vient aux mains avec une fente qui sans cesse glisse et s'échappe plus en profondeur, ne relève pas d'une élucubration du narrateur : le maître lui-même la désignait comme l'ennemie et la personnifiait sans cesse. Seul un spectateur, qui n'aurait pas suivi la longue lutte et les rumeurs qui courraient à l'encontre de l'ennemie, aurait pu la prendre pour un simple objet. Personne, dans le groupe, ne croyait à cette fable d'un jeu de forces contraires qui auraient fait céder le bois en un endroit. Pour ensuite le déchirer en suivant son fil jusqu'à ouvrir une longue faille. Personne. Pourquoi ? Peut-être parce que la métaphore d'un objet ou d'un mécanisme convient quand on peut maîtriser ce que l'on veut désigner. Quand on ne peut au contraire jamais être sûr des réactions de la chose, quand l'emprise que l'on a sur elle relève plus de l'influence que du simple usage, alors la métaphore de l'humain -ou de l'inhumain- est sans doute plus pertinente. Ici il ne s'agirait pas d'employer telle ou telle métaphore parce qu'elle renverrait simplement à une autre réalité que l'on connaît bien. On choisirait au contraire la métaphore de l'humain plutôt que de l'objet parce que le degré d'emprise sur la chose désignée serait faible. Une telle hypothèse permettait d'ailleurs de comprendre pourquoi les Businengés décomposent le corps humain en un certain nombre d'entités à la volonté capricieuse (Diane Vernon, 1992) alors que notre chirurgie n'y voit qu'objets et mécanismes. On peut en effet considérer que les sorciers Businengés disent qu'ils invoquent des esprits parce qu'ils ne sont pas sûrs des réactions du corps qu'ils veulent guérir. Les chirurgiens disent au contraire qu'ils manipulent des organes parce qu'ils savent comment ceux-ci vont réagir. On ramène à l'humain ce qui ne se maîtrise pas et à la nature ce qui se maîtrise (pour une autre position, Tobie Nathan, 1995). Mais ce serait là beaucoup s'avancer dans cette explication qui n'est qu'une hypothèse -

d'ailleurs plutôt ethnocentrique puisqu'il s'agirait d'opposer les couples humain-liberté et nature-déterminisme.

Revenons donc à notre pirogue qui a commencé à refroidir. Après que les enfants aient été mobilisés pour éteindre le feu et remplir d'eau le fond de la coque, on l'avait laissée sous le soleil pour aller manger non loin, tous ensemble. Après la longue pause de midi, c'est-à-dire en début de soirée, le groupe s'est reformé pour aider le maître à consolider l'ouverture du tronc. Les rondins qui avaient été enfoncés à la hâte sont maintenant doublés par de petites planchettes que l'on cloue perpendiculairement à la marche de la pirogue, dans des encoches creusées à cet effet (Etape 10 du schéma de construction, cf infra).

On plante enfin de courts pieux à côté des deux extrémités de la pirogue. On y amarre ensuite des rondins d'un peu plus d'un mètre de long qui exerceront une pression torsadée sur la coque : il sont fixés sur les rebords de la pirogue, en tête et en poupe. Ces rondins sont destinés à vriller l'embarcation : l'un et l'autre exercent une pression de sens contraire à chaque extrémité, un peu comme deux mains agrippent un torchon pour l'essorer. Sauf qu'il s'agit là de remettre d'aplomb une pirogue légèrement déformée par la chaleur.

Les deux jours qui suivent seront passés à raboter les bords de l'embarcation et à réajuster les pièces de proue et de poupe : leur fixation a été perturbée par cette torsion du corps qui les recevait.

Clouer les bordées

Vient enfin la mise en place des bordées. L'ethnographe attend ce moment avec impatience car il sait que l'intransigeance des compagnies aériennes risque de lui faire manquer cette étape non négligeable de l'étude. Il presse donc la petite équipe d'incessantes questions sur le jour où seront clouées les fameuses bordées. Imperturbable, celle-ci lui répond d'une même voie, se répétant chaque matin : "Demain, demain que fixe les bordées". Il s'agit donc de garder un oeil sur la pirogue de Banaké, tout en s'aventurant auprès d'autres maîtres-piroguiers du petit port pour voir comment sont peintes et mises à flot les pirogues - car finalement j'aurais pu assister à la mise en place des bordées mais aurai à compléter mes descriptions par les peintures qui ont été faites sur des pirogues voisines.

Et un jour, enfin, on m'assure avec certitude que demain les bordées seront fixées à la première heure. Voici donc la première heure ; je suis le premier sur le port. Ayant tout le temps de compléter mes observations, je m'assieds sur un rondin et prends quelques notes sur les finitions de la veille. Banaké arrive enfin, l'air jovial. Il apporte le seau d'outil et nous

commençons par parler un peu. Puis il me montre une petite plaie à l'avant de la pirogue. Apparemment la blessure a été provoquée par un léger incident lors de la tirée : quand la pirogue a dévalé la pente, elle s'est heurtée à un tronc d'arbre qui lui a arraché quelques éclats de bois sur le bord avant de la coque. Il faut donc remédier à cette imperfection : l'eau du fleuve pourrait la gâter par une pourriture fragilisante. Au lieu de s'occuper de la bordée, voici donc Banaké qui commence à nettoyer le pourtour de la plaie. Il découpe proprement une cavité rectangulaire et la rabote pour éliminer toute impureté. Puis il s'empare de sa machette et va découper une petite planchette qui traînait à terre pour lui donner la forme complémentaire. Voici un pansement de fortune. Il le place dans la cavité creusée à cet effet, prend quelques marques au crayon et le ressort pour l'ajuster. Toujours à la machette : celle-ci peut servir à découper la planche, en s'en servant comme d'une hachette. Mais elle peut aussi être utilisée pour adoucir les arrêtes du bois en raclant de longues et fines échardes. Il plaque enfin un carton désinfectant entre le pansement et la plaie nettoyée, et voici qu'il cloue l'ensemble fermement. Le carton servira à l'étanchéité de la réparation : il fait la jointure entre les deux pièces de bois.

Le pansement est fixé et la coque enfin prête à recevoir ses bordées. Cela fait deux jours maintenant que les membrures ont été posées et attendent de recevoir les longues planches rehaussant les bords de la coque. Le maître s'éloigne un peu. La pirogue ressemble à un poisson décharné, avec ses membrures qui dépassent comme autant d'arrêtes. A l'avant, le petit pansement fait une tâche claire sur le bois d'un ocre sombre. Puis le maître se tourne pour discuter avec un ancien qui vient d'arriver du village. Peut-être bien que la pose des bordées sera une fois de plus remise à demain.

Je reconnais la vieille personne : c'est elle qui est venue le jour de la tirée. Elle avait prononcé quelques incantations pour bénir la coque et s'était appliquée à toujours se mettre dans des positions de commandement. Voici qu'ils se rapprochent et elle commente à nouveau le pansement qui vient d'être collé. On m'a dit que c'était un piroguier d'exception, qui a fait "des centaines de pirogues". Le vieil homme s'empare d'une hache et fait un geste dans le vide : il semblerait qu'il ait encore la mémoire du geste, mais plus la force de le réaliser. Il garde à l'esprit les mots et les mouvements qui sont les résidus de ses actions passées. Mais son grand âge a privé ses actes de toute vigueur. Ainsi il a atteint le sommet dans la hiérarchie productive : après avoir appris en faisant pour de faux, il a su faire pour de vrai, et le voici maintenant avec un savoir-faire détaché de toute action. Et il est éminemment respecté pour la place qu'il occupe : c'est lui qui peut dire si telle pirogue convient, si elle ne froisse ni les

esprits des eaux ni ceux de la forêt. Son achèvement dans la pratique lui donne aujourd'hui une légitimité théorique.

Car ici il n'existe pas d'école pour séparer les praticiens des théoriciens dès leur jeunesse : il n'y a pas de division entre le travail de la matière et le travail des idées, chacun est au contraire amené à passer de l'un à l'autre au fil de son évolution. On peut ainsi opposer les sociétés qui font une dichotomie entre le savoir et le faire et celles qui conservent ces deux éléments unis. L'activité d'une société est en effet composée d'actions sur la matière et de représentations de ces actions. Et l'on peut opposer nettement les *sociétés industrielles*, qui séparent les individus chargés d'agir (de travailler la matière) des individus chargés d'élaborer les représentations (de travailler les idées), aux *sociétés artisanales* qui confient aux mêmes personnes le soin d'exercer les deux fonctions³.

Ainsi la société Businengé est une société artisanale dans le sens où les mêmes personnes sont d'abord obligées de travailler la matière avant de pouvoir commencer à définir ce qu'est la matière et imposer leurs représentations de l'activité. A l'opposé, la société occidentale est une société industrielle dans le sens où elle sépare nettement technique et science, action et réflexion : les deux tâches sont accomplies par des individus différents.

Et ce principe de division du travail qui caractérise les sociétés industrielles se retrouve plus loin encore dans l'organisation de chacune des deux branches. Du côté du travail de la matière, on retrouve une division du travail entre les différents secteurs de l'économie (cf

³ L'opposition entre société industrielle et société artisanale est construite en appliquant le principe de Taylor à l'échelle d'une société. Pour Taylor l'industrie se différencie de l'artisanat parce qu'elle opère une distinction entre celui qui pense et celui qui fait. On peut étendre cette différence à l'échelle d'une société pour opposer celles qui séparent les théoriciens des praticiens (sociétés industrielles) et celles qui les confondent (sociétés artisanales).

On ne peut dans tous les cas pas dérouler cette vue théorique sur les sociétés industrielles / artisanales sans présenter succinctement la métaphysique qui la sous-tend. On va en effet s'intéresser ici à la construction sociale de la réalité, non pas théorique, mais en acte (cf Berger et Luckmann, La construction sociale de la réalité). Et ce en s'appuyant sur un pragmatisme appliqué à l'échelle des entités sociales, et non à celle des individus comme celui que prône W. James (Pragmatism ou What does truth mean ?). Qu'est-ce à dire ?

On peut se représenter le réel comme une infinité d'infinis, c'est à dire un espace s'ouvrant sur l'infini dans ses trois dimensions et dont chaque point pourrait être considéré d'une infinité de manières différentes. Un tel réel foisonnant serait le seul absolu, insaisissable de part sa complexité, échappant au temps parce qu'il comprendrait à la fois ses états passés, présents et futurs.

Flottant dans cette immensité tourbillonnante, on peut s'imaginer les sociétés comme autant de petites bulles. Chaque ensemble social fixe en effet dans le réel infini un certain nombre de points de repères qui constituent sa représentation de la réalité.

Ces points de repères sont élaborés pour faciliter l'action de la société, ils sont donc relatifs à son activité -c'est pour cela que l'on peut parler de pragmatisme.

La réalité relative d'une société est forcément infime par rapport au réel absolu ; on parlera donc plus volontiers de réduction (par fixation) de la réalité plutôt que de construction de la réalité par une société donnée.

L'intérêt des paragraphes qui suivent est de saisir comment chaque société découpe cette bulle qui constitue sa réalité : il s'agit d'étudier la construction de la réalité en acte. Plus précisément, notre hypothèse est que la forme de la bulle dépendra de l'organisation sociale de ceux qui y travaillent. Autrement dit la réalité est un produit qui dépend de son mode de production. Et l'on oppose ainsi deux modes de production de la réalité, industriel ou artisanal, selon que le travail de réduction du réel est divisé ou non.

A. Smith, *The wealth of Nations*, par exemple ou encore Durkheim et Marx). Du côté du travail des idées, la division du travail s'exprime par les différentes disciplines scientifiques (Hayek). La division du travail se prolonge donc dans tous les domaines de la société industrielle.

Quelle est la condition de possibilité d'une telle division du travail permettant le passage de l'artisanat à l'industrie ? On peut retenir que l'échange est sa principale condition : c'est en effet au travers de l'échange que sont réunis les différents produits. Sans échange la complémentarité ne peut se mettre en place et il ne sert à rien de se diviser le travail. Quelles sont les conditions même de l'échange ? On trouve ici un parallèle entre, d'un côté l'argent qui fluidifie les échanges matériels, et de l'autre l'écrit qui facilite les échanges d'idées. L'un comme l'autre permettent en effet de fixer ce qui a été fabriqué -qu'il s'agisse de valeur ou de connaissance- et de le stocker pour le capitaliser. Les trois fonctions cognitives de l'écrit répondent en effet aux trois fonctions économiques de l'argent. De fait, si les sociétés industrielles connaissent une inflation tant textuelle que monétaire, force est de constater qu'une société artisanale telle que celle des Businengés n'utilise que bien peu l'un comme l'autre.

Mais il n'est pas nécessaire ici de s'attarder outre mesure sur les conditions qui permettent le passage d'une société artisanale à une société industrielle (l'échange, autorisé par l'argent et l'écrit). Concentrons-nous plutôt sur les conséquences d'un tel passage : que peut-on tirer du fait que le savoir est, dans la société Businengé, défini par d'anciens praticiens alors qu'il est, dans la nôtre, produit par des spécialistes de la théorie ?

Au niveau individuel, on l'a vu en partie, la division du travail implique une spécialisation des individus. Ceux-ci doivent choisir une seule voie dans un large éventail et bien s'y tenir par la suite. Ils choisissent ainsi entre le travail de la matière ou celui des idées, pour enfin se spécialiser dans un secteur de l'économie ou une discipline scientifique. Ils sont ainsi monoactifs, pouvant tout au plus compenser cet enfermement en s'ouvrant par une pratique de loisir diversifiée. A l'inverse, les membres d'une société artisanale où le travail n'est pas divisé sont polyactifs : ils se doivent d'accomplir toutes, ou quasiment, les tâches existantes dans leurs sociétés. Au lieu de produire une seule chose pour ensuite l'échanger pour avoir tout ce dont ils ont besoin, ils doivent directement produire tout ce dont ils ont besoin. Ce qui, sous une apparente liberté, est peut être plus contraignant.

Au-delà de cette différence d'implication dans l'activité productive, on peut différencier les membres des sociétés artisanales et industrielles en s'appuyant sur l'accès qu'ils ont aux productions de leur société. En ce qui concerne les membres des sociétés

artisanales, l'accès est égalitaire et fixé par ses propres forces : on a ce que l'on peut produire (pour les biens matériels comme pour les idées). Pour les membres des sociétés industrielles l'accès est au contraire inégalitaire et déterminé par la maîtrise des moyens d'échange : plus on a d'argent, plus on peut obtenir de produits matériels ; plus on lit, plus on peut obtenir de produits idéels.

Si l'on délaisse le niveau individuel pour se pencher sur celui de la société en son entier, on se rend compte que les conséquences de la division de l'activité sont encore plus marquantes. Une société industrielle a en effet une production à la fois plus importante et plus variée. Elle produit plus et plus de choses distinctes. Ainsi on peut lister le nombre d'objets produits par la société artisanale (carbets, pirogues, paniers,...) alors qu'une telle liste serait impossible pour la société industrielle (que l'on songe à la diversité de notre société de consommation). Et il en va des idées comme des objets : la masse des connaissances scientifiques semble plus importante que celle des connaissances indigènes. Comment expliquer cette conséquence au niveau social ? Comment articuler la production totale et le mode de production prévalant dans une société donnée ?

On peut ici avoir recours à un "principe d'économie" qui est commun au travail de la matière et au travail des idées. Comme le travail de la matière n'est pas divisé dans les sociétés artisanales, chacun est obligé de produire dans les limites des forces qu'il possède. Et le principe de l'économie des efforts oblige chacun à se contenter de produire uniquement ce dont il a besoin. Comme tous produisent la même chose, la production d'une société n'est rien d'autre que la simple addition des productions individuelles et se borne aux domaines de l'utile. Au contraire, les sociétés industrielles spécialisent des individus pour qu'ils produisent des machines qui démultiplieront la force de travail d'autres individus, spécialisés dans leur utilisation. Les individus ne fournissent pas plus d'efforts, mais ils sont mieux organisés. La production des sociétés industrielles n'est ainsi pas limitée par le principe de l'économie des efforts individuels qui afflige les sociétés artisanales : son organisation lui permet d'y échapper. Chacun, par un effort normal mais spécialisé participe à une production de masse. Et on arrive ainsi rapidement à une production riche et variée, dépassant largement les limites de l'utile comme celle qui prévaut dans une société de consommation.

On retrouve ce même principe d'économie dans le travail des idées. Comme dans un esprit donné il ne peut contenir qu'un nombre limité de concepts, il est évident que plus ce nombre sera réduit et plus le champ à expliquer sera vaste, plus les explications fournies seront homogènes. De nombreux parallèles seront alors faits entre les différents champs de savoirs pour réutiliser un maximum de fois les mêmes concepts. Ainsi, du fait du principe

d'économie mentale, les individus qui n'échangent que peu de concepts et qui doivent expliquer quasiment toutes les activités d'une société seront forcés de bâtir une cosmogonie unifiée. Au contraire, si les individus d'une société industrielle s'enrichissent par un échange de concepts et se spécialisent chacun dans la définition d'un domaine de la réalité, alors la cosmogonie élaborée par l'ensemble sera riche et variée. Non pas que les individus auraient des capacités mentales supérieures, mais simplement parce que l'organisation de leur travail sera plus efficace. Tout en respectant le principe d'économie mentale, une cosmogonie foisonnante sera élaborée. Et celle-ci admettra de profondes césures, comme celle qui oppose la Nature et la Culture dans nos sociétés et qui n'est peut-être que le reflet de la division du travail scientifique (Latour, 1997 ; Descola, 1986)⁴.

Une telle opposition entre sociétés industrielles et sociétés artisanales peu paraître caricaturale, voire grossière. Il est certain que l'on a forcé le trait tant d'un côté que de l'autre pour élaborer ces deux idéaux-types. Mais Max Weber (Weber) a bien montré l'utilité de telles condensations du réel pour adosser ses explications à de solides points d'appui⁵. Voici donc comment les explications qui précèdent pourraient être résumées sous forme de schéma :

⁴ La division du travail scientifique a ainsi des conséquences sur la cosmogonie : l'industrialisation de la production des savoirs donne lieu à une production plus riche et plus fragmentée.

Mais on peut aussi filer cette métaphore industrielle pour comprendre les rôles et mécanismes généraux qui guident le travail scientifique. Ainsi la création de valeur par des entrepreneurs qui croisent des ressources humaines fort différentes peut être associée à la création d'idées par des "entrepreneurs" qui croisent des ressources théoriques hétérogènes. La composition, matérielle ou idéelle, est une recomposition. Un certain nombre de cadres administratifs ou universitaires permettent ensuite de faire fonctionner l'industrie sans pour autant participer directement à l'acte de production. Ils encadrent et dirigent sans pour autant fabriquer. Enfin, un prolétariat scientifique est constitué pour servir de main d'oeuvre bon marché. Ce prolétariat ne participe qu'à des tâches fragmentaires et répétitives. Il est aliéné parce que dépossédé de sa production et limité à une rémunération symbolique infime.

⁵ Au-delà de la condensation du réel qu'opère la construction d'un idéal-type, c'est la dichotomie même et l'opposition entre deux de ces idéaux-types qui peut-être discutable. Quelle valeur accorder à une telle simplification de la réalité ? Une dichotomie basée sur un jeu d'oppositions symétriques a peut être un intérêt tant théorique qu'esthétique. Elle n'a cependant pas les qualités d'une description fine, fouillée et foisonnante. En aucun cas la dichotomie ne peut servir à hiérarchiser les sociétés désignées : de tels systèmes de classements peuvent être multipliés à l'infini et la valeur des sociétés concernées sera toujours dépendante du critère d'évaluation retenu (Lévi-Strauss), mais il reprend sans doute là les propos de d'E. Sapir (Sapir).

Opposition de deux idéaux-types : société artisanale et société industrielle

		Activité		
<u>Définitions</u>	L'activité est un ensemble d'action (travail de la matière) et de représentations (travail des idées)			
	Société industrielle <i>Division</i> de l'activité : ceux qui travaillent la matière sont différent de ceux qui travaillent les idées		Société artisanale Pas de <i>division</i> de l'activité : les mêmes travaillent la matière puis les idées	
<u>Prolongements</u>	Le <i>mode industriel</i> basé sur la division se retrouve à des niveaux inférieurs :		Le <i>mode artisanal</i> de non division se retrouve à des niveaux inférieurs :	
	Un travail de la matière divisé : l'économie de la société industrielle se divise en différents secteurs.	Un travail des idées divisé : la science de la société industrielle se divise en différentes disciplines	Les différentes activités et les différents pans du savoir ne sont pas très nettement marqués : tous peuvent s'y adonner (dans les limites d'une répartition sommaire entre âges, sexes et clans).	
<u>Conditions</u>	La condition générale d'une division de l'activité est l'échange : il faut que les différents produits puissent être échangés pour se compléter mutuellement		L'échange n'est pas nécessaire, il est moins présent.	
	L'argent permet d'échanger les produits des différents secteurs de l'économie : il fixe la valeur et permet de la stocker.	L'écrit permet d'échanger les produits des différentes disciplines scientifiques : il fixe la connaissance et permet de la stocker.	Argent et écrit sont peu ou pas utilisés.	
<u>Conséquences</u>	L'individu est spécialisé ou monoactif : d'abord entre le faire et le savoir, puis dans un secteur du faire ou une discipline du savoir. La <i>répartition</i> des objets et connaissances produits est <i>réduite et inégale</i> . Elle dictée par la possession des conditions d'accès : l'argent pour les objets, l'écrit pour les connaissances.		L'individu est polyactif : il participe à la plupart des travaux productifs, qu'ils soient de l'ordre de l'action ou de la connaissance. <i>Chacun a accès à quasiment tout</i> ce qui se produit dans sa société. Du moins aussi loin que ses capacités le lui permettent : il fabrique et découvre par lui-même objets et connaissances.	
Individuelles	L'activité globale de la société conduit à une production plus grande et plus variée		L'activité globale de la société conduit à une production plus restreinte et cohérente	
Sociales	La société de consommation voit se multiplier des objets plus ou moins inutiles	La science moderne voit foisonner les théories qui conduisent à une cosmogonie éclatée, avec une division majeure entre nature et culture.	Objets et savoirs sont marqués par le principe d'économie : on produit ce qui est utile, on réutilise de diverses manières le peu d'outils et d'idées dont on dispose.	

Le vieux monsieur cesse ses explications et s'éloigne enfin. Banaké vérifie que les membrures de la pirogue sont bien fixées. Espacées d'un peu plus d'un mètre chacune, elles découpent le fond de la pirogue en petits compartiments aux rebords d'une dizaine de centimètres. Elles sont cependant percées d'un petit trou à leur base. Ce afin d'éviter que l'eau de pluie qui stagne au fond de l'embarcation ne s'accumule dans un seul des compartiments (cf schéma de construction en fin de texte, étape 10). Banaké se redresse et examine les planches de bordées qui sont posées à côté de la pirogue depuis quelques jours. Les deux planches sont longues chacune d'une quinzaine de mètres, larges d'un peu plus d'un mètre, pour une épaisseur d'à peine cinq centimètres. Elles ont été découpées à la tronçonneuse dans un tronc voisin. Puis ont été nettoyées et poncées à l'aide d'un rabot et de papier abrasif. Banaké se redresse. Pour une fois il ne dispose pas de main d'oeuvre en quantité suffisante pour l'aider dans son travail. Il appelle donc des jeunes qui discutent près d'une autre pirogue. Ceux-ci arrivent d'un pas nonchalant. A nous cinq nous réussissons à soulever une des deux planches pour la plaquer contre un des rebords de la coque. On l'oblige cependant à se courber latéralement pour bien épouser les formes du rebord. Pendant ce temps Banaké prend une marque au crayon tout le long du rebord supérieur. Nous reposons la planche gigantesque. Le découpage de la planche doit être affiné pour suivre parfaitement la ligne de la coque. Banaké s'empare donc de la tronçonneuse pour scier le bois tout le long du trait qu'il vient de tracer. Puis nous reprenons la planche pour la plaquer à nouveau sur l'extérieur du rebord : la bordée n'est pas posée sur le rebord mais le chevauche à l'extérieur sur quelques centimètres (cf schéma de construction infra, dernière étape). Entre bordée et coque, Banaké glisse de longues lamelles de carton pour assurer l'étanchéité. Puis il cloue le tout rapidement. Nous pouvons enfin nous libérer du pesant fardeau ; pendant qu'il rajoute d'autres clous entre ceux qu'il avait posés pour la maintenir fixée. Il ne prend cependant pas le temps de bien l'achever : il veut retenir nos acolytes pour l'aider à placer l'autre planche en suivant. Ce qui est aussitôt fait. En deux heures à peine la pirogue a doublé son volume intérieur. Alors qu'il a fallu plus d'un mois pour trouver, creuser et écarter la coque !

Il reste tout de même quelques finitions. Après le repas Banaké finira de clouer les bordées aux membrures qui leur sont perpendiculaires. Puis il fixera une lamelle de tôle galvanisée le long de la jointure intérieure, entre coque et bordées. C'est pour renforcer la construction. Il semble cependant que l'ajout ne soit pas nécessaire : toutes les pirogues ne présentent pas de tels renforts. Il est ainsi parfois difficile de distinguer les plaques de renfort - le long des fentes et fissures- de celles assurant l'étanchéité et enfin de celles qui relèvent d'un luxe décoratif. Ainsi Banaké a cloué des lamelles métalliques en étoile sur la pièce de proue.

Le travail de finition qui est fait les jours suivants est d'ailleurs pour une grande part affaire de décoration : il s'agit de raboter la pirogue une dernière fois et de la peindre avant la mise à flot -ce à quoi je n'ai pu assister sur cette pirogue même.

Peindre et mettre à flots la pirogue

La proue des pirogues traditionnelles Djukas est souvent décorée avec du Tembé. Des entrelacs multicolores viennent en effet orner la tête de la pirogue, comme on en retrouve sur les pagaies ou encore sur la porte des maisons. Cet art graphique traditionnel est contesté quant à sa signification : deux écoles d'interprétation s'opposent en effet. Les premiers anthropologues que furent le couple Herskovitz jusqu'à aujourd'hui l'association Mamabobi soutiennent qu'il s'agit "d'écritures emmêlées", chacune des lignes croisées et chacun des noeuds colorés ayant son propre sens. D'autres affirment même que des clefs de lectures permettent de lire dans ces écritures secrètes une signification sexuelle invisible aux yeux du néophyte. Et, de fait, ces peintures sont traditionnellement offertes par les prétendants à leur dulcinée, ou encore au cours des cérémonies de mariage. Une autre école s'oppose cependant à cette interprétation et pose que les peintures Tembé ne sont que le reliquat d'un ancien art de gravure. En effet, les lignes peintes ressemblent fort à des sillons creusés dans le bois. Les significations abusives que leurs prêtent les occidentaux ne seraient alors jamais que pure spéculation : on réussit toujours à donner un sens aux objets complexes qui attirent notre attention.

Dans tous les cas, il semblerait que les peintures Tembé se perdent peu à peu. Ou du moins qu'elles survivent sous d'autres formes : elles empruntent par exemple le support d'une toile que les touristes peuvent rouler pour emporter chez eux. Les pirogues décorées en Tembé ne sont quant à elles plus majoritaires. Nombreuses sont au contraire celles qui sont peintes aux couleurs du reggae, voire à celles des courses de formule 1... La pirogue de Banaké sera vraisemblablement peinte en respectant une inspiration plus fonctionnelle : quelques lignes décoratives sur un fond sombre, par exemple.

Mais avant de faire une dernière fête pour sortir la pirogue de ses cales et de la faire glisser jusqu'au rivage ; peut être faudrait-il se demander à qui elle appartient. Les pirogues du Maroni sont le plus souvent faites directement par leur propre utilisateur. En effet, la division de l'activité est si peu poussée qu'on ne différencie quasiment pas le producteur et le consommateur. Les pirogues circulent peu : elles voguent certes sur les flots, mais elles

restent quasiment toujours entre les mêmes mains. C'est donc pour soi ou pour sa famille que l'on construit une pirogue. Rares sont les actes de vente.

Mais retenons un instant de plus notre équipage qui pensait volontiers pouvoir s'échapper sur les flots. Qu'implique cette non division entre producteur et consommateur ? On peut évidemment remarquer que si le constructeur et l'utilisateur se confondent, ils n'ont jamais à échanger la pirogue construite. Le problème de la monnaie d'échange et surtout celui de leur lieu de rencontre ne se pose donc pas. Il n'existe en effet pas de marché aux pirogues où se vendraient, à la criée, les dernières fabrications. Comment, alors, devrait procéder un touriste fétichiste qui voudrait rentrer chez lui en pirogue ?

Comme il n'existe pas de lieu où serait centralisée l'offre des pirogues, il devrait marcher le long du port jusqu'à rencontrer un maître-piroguier prêt à lui fabriquer son embarcation sur commande. Il discuterait avec l'un, puis avec l'autre, pour se faire une idée de combien il lui en coûterait. S'il voulait se faire une idée encore plus fiable de ce prix hypothétique, il devrait remonter le fleuve pour rencontrer le plus grand nombre possible de piroguiers. Et sa tâche serait ardue car tous les villages ne concentrent pas le lieu de fabrication le long d'un même petit port. Vers Gran Santi, par exemple, les pirogues se construisent directement derrière chez soi. A force de discussions, notre courageux touriste se constituerait peu à peu une image approximative du prix du marché . Ainsi, plus il marcherait, plus il rencontrerait d'offreurs et plus il se mettrait en situation de marché. Le marcheur se constitue un marché subjectif qui s'élargit au gré de ses déplacements.

On est bien loin des instruments modernes permettant d'objectiver l'état de l'offre de la demande. Il n'existe en effet pas d'outils économiques telles les statistiques pour se faire une idée précise du nombre de touristes désireux d'acheter et du nombre de piroguiers désireux de vendre leur oeuvre. Et il n'existe pas plus de lieu où ils pourraient se rencontrer. Un lieu de rencontre est en effet un moyen d'objectiver l'état du marché : offreurs et demandeurs embrassent la place du regard et peuvent se faire une idée précise de leur nombre respectif. Ceci pouvant se faire dans un lieu physique, comme une place de village, ou encore dans des lieux virtuels, tels ceux qui se multiplient sur internet.

Au marché subjectif que se construit le marcheur au fil de ses déplacements, on peut ainsi opposer le marché objectif que mesure le statisticien ou qui est condensé en un lieu. Mais un tel marché objectif n'existe pas ici puisque bien peu de pirogues sont à échanger. Le marché appartient donc au marcheur, au touriste qui fera l'effort de se déplacer.

L'équipage, n'y tenant plus, a fini de faire glisser la pirogue jusqu'au rivage. Les hommes sont excités à l'idée de tester cette nouvelle embarcation. Le dernier à pousser

l'esquif dans le fleuve saute promptement à bord, juste avant les eaux profondes. Les autres se rasseyent pour rétablir l'embarcation qui tangue dangereusement. Et voici notre équipage en bon ordre, les enfants au milieu, Banaké à l'arrière, qui pagaie gaiement sur les eaux calmes du Maroni.

Conditions et motivations de l'enquête

Ce mémoire ad hoc a été réalisé dans le cadre de la formation doctorale en sciences sociales de l'école normale supérieure - l'école des hautes études en sciences sociales. Conformément aux canons épistémologiques prônés par la formation (Beaud, Weber, 1997), voici une rapide "auto-analyse" présentant les conditions et motivations de l'enquête.

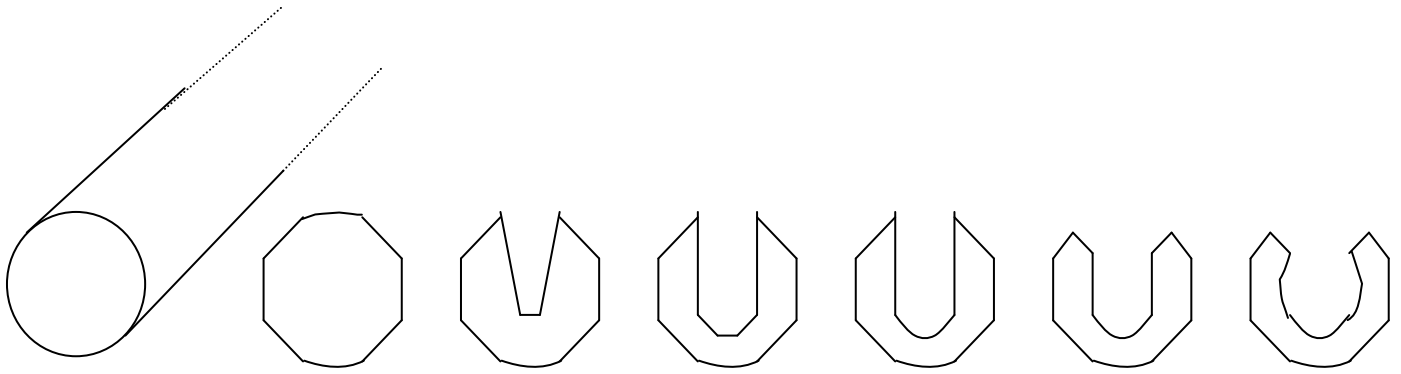
Celle-ci a été réalisée aux alentours du village de la Charbonnière, non loin de St Laurent du Maroni. Le choix de la Guyane a été suggéré par Jean Lucien Sanchez, un ancien élève de la formation doctorale d'origine guyanaise (C.f. le mémoire "Entre Tembé et Modernité" qu'il a rédigé durant l'été 2000 sur l'association LiBi Na Wan cherchant à réunir les différentes tribus Businengés). Le thème de la construction d'une pirogue a été déterminé par les rencontres du moment, puisque M. Descola m'avait laissé entendre qu'il valait mieux se laisser porter par son terrain plutôt que de partir avec un plan trop minutieusement défini.

L'implication dans un travail d'ethnologie répond sans doute au besoin de concrétiser les divers enseignements que j'ai suivis dans cette discipline grâce à l'Université Toulouse le Mirail. La précédente étude en sociologie du travail dans les start-up ainsi que la formation principale que j'ai suivie (Sciences Politiques, philosophie et sociologie (psychologie en cours)) ont cependant interféré avec l'objectif initial : beaucoup de schémas théoriques issus de ces autres disciplines dévoient le projet purement ethnologique.

Je ne tenterai pas, pour l'instant, de poursuivre par une thèse dans cette discipline. Un tel travail s'avère cependant être une étape nécessaire pour qui veut se lancer dans une ethnographie d'entreprise.

Les étapes de la construction d'une pirogue

(vue en coupe transversale)



Etape 1
Tronc circulaire
d'une quinzaine
de mètres de
longueur

Etape 2
Quatre coupes
latérales à la
tronçonneuse

Etape 3
Percée en
biseau à la
tronçonneuse

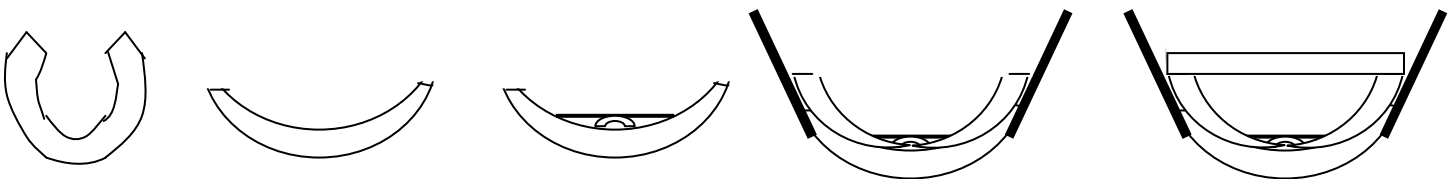
Etape 4
Elargissement
de la brèche à la
hache et
tronçonneuse

Etape 5
Arrondi du
fond à
l'herminette

Etape 6
Découpe et
polissage du
dessus à la
hache

Etape 7
Creusée des
parois
intérieures à la
houe incurvée

Le dégrossissage en forêt (2 semaines)



Etape 8
Arrondi
extérieur à
la hache

Etape 9
Ecartement du tronc
évidé par brûlage et
pression à l'aide de
pinces géantes

Etape 10
Posée des membrures de la
coque, espacées chacune d'un
mètre cinquante. Un petit trou
intérieur permet de laisser passer
l'eau entre les différents
compartiments ainsi formés

Etape 11
Posée des bordées
ainsi que des
membrures les
maintenant

Etape 12
Posée des
banquettes

Les finitions sur le port (3 semaines)

Bibliographie

ouvrages ou articles mentionnés au fil du texte

- Barley Niguel, The innocent anthropologist, Penguin.
- Bastide Roger,
Le candomblé de Bahia, Terres Humaines
Les Amériques Noires
Les religions africaines au Brésil, (contribution à une sociologie des interpénétrations de civilisation), PUF, 1960
- Bateson Gregory, 1997, Vers une écologie de l'esprit, Seuil, Paris
- Beaud Stéphane, Weber Florence, 1997, Guide de l'enquête de terrain, La découverte
- Bergson Henri, Oeuvres Complètes, La pléiade
- Bidet Alexandra, 2001, Le travail et l'économique, pour un regard anthropologique, Sociologie du Travail n43 (pp215-234)
- Caillois Roger, Jeux et civilisation, Folio Essai
- Crévaux Jules, Le mendiant de l'Eldorado, Petite Bibliothèque Payot
- Changeux Jean Pierre, L'homme neuronal, Fayard
- Descola Philippe :
 - Les idées en anthropologie, avec Lenclud G., Severi C. et Taylor A.C., Armand Colin, Anthropologie du temps présent, 1988.
 - La nature domestique, 1986, La maison des sciences de l'homme
 - Les lances du crépuscule
- Durkheim, 2000, De la division du travail social, Editions de Mobipocket.com
- Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Folio Essai
- Goffman E., Les rites d'interaction, Editions de minuit
- Goody, 1998, La raison graphique, Editions de Minuit, Collection Le sens commun.
- Hall Edward T., La danse de la vie, Points Seuil
- Hayek L. V :
 - Droit, Législation et Liberté
 - Scientisme et sciences sociales

-Herskovits Melville et Frances, 1971, Rebel destiny among the bush negroes of dutch guiana, The black heritage library, New York

-Hurault Jean :

-1965, La vie matérielle des noirs réfugiés Bonis et des indiens Wayana du Haut Maroni. Agriculture, économie et habitat, Orstom, Paris

-1989, Africains de Guyane, ed Guyane Presse

-1961, Les noirs réfugiés Bonis, Mémoires de l'Institut français d'Afrique noire, Ifan Dakar

-James William :

-Pragmatism, Edition 2000 sur Mobipocket.com

-What does thruth mean ?, disponible sur le site internet américain dédié à cet auteur.

-Kapferer Jean Noel, 1995, Rumeurs, Point Seuil

-Latour, 1997, Nous n'avons jamais été modernes, La découverte poche.

-Leroi Gourhan, 1971, L'homme et la matière, Evolution et techniques, Albin Michel

-Lévi-Strauss Claude, Race et histoire, Folio Essai.

-Luckman, Berger, La construction sociale de la réalité,

-Malinowski Bronislaw, The Argonauts of Western South Pacific

-Mac Luhan, Pour comprendre les médias, Point Seuil

-Mam-Lam-Fouck Serge, 1995, L'identité Guyanaise en question, Ibis Rouge éditions

-Marx, Introduction à la critique de l'économie, texte disponible sur internet (www.galica.fr)

-Mauss Marcel, 1996, Manuel d'ethnographie, Petite Bibliothèque Payot

-Mead Margaret, Moeurs et sexualité en Océanie, Terres Humaines

-Mouren-Lascaux Patrice, 1990, La Guyane, ed Karthala, Paris

-Nathan Tobie, 1995, Médecins et sorciers, collection "Les empêcheurs de penser en rond"

-Piaget Jean, Où va l'éducation ?, Folio Essai

-Price Richard et Sally :

- Les premiers temps, la conception de l'histoire des Marrons Saramaka, 1994, Seuil, Paris

- Two evenings in Saramaka, The University of Chicago Press, 1991

- Afro-americans of the Surinam rain forest, 1943, Library of Congress

-Sanchez Jean Lucien, 2000, « Entre Temb  et modernité : l'association Libi Na Wan, insertion sociale et promotion culturelle de l'art Businengé   Kourou », mémoire de DEA (formation ense-ehess) dirigé par M. Giraud

-Sapir E., Le langage, Petite Bibliothèque Payot.

-Smith, 2000, The Wealth of Nations, Edition sur Mobipocket.com

-Stoezel Jean, La psychologie sociale, Champs Flammarion

-Vernon Diane, 1992, La représentation du corps humain chez les noirs marrons du Ndjuka du Surinam et de la Guyane française, ORSTOM

-Wallon Henri, 1976, Les origines du caractère chez l'enfant, PUF

-Weber : Economie et société, Agora